64e ANNÉE AOUT 1921

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

Directeur : Jean MEYER

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

Napoléon et les phénomènes psychiques

L'année actuelle, centenaire de la mort de Napoléon, est tout indiquée pour rappeler un épisode de sa vie, que l'on a présenté comme raconté par lui-même, lorsqu'au retour de l'expédition d'Égypte, il voguait vers la France, prendre possession du pouvoir.

Le comte de La Valette, né en 1769 (la même année que Napoléon), mort en 1830, était particulièrement lié avec lui. Bonaparte l'avait auprès de lui à Arcole, où il fut fait capitaine et promu aide de camp en remplacement de Muiron, qui venait de se faire tuer à bout portant pour couvrir son général. Bonaparte lui donna sa confiance et le chargea ensuite de diverses missions politiques. Il lui fit même épouser la nièce de sa femme, la jeune Louise de Beauharnais, et lorsqu'il fut empereur, le nomma comte (en 1808). C'est cette épouse dévouée qui sauva son mari de la peine capitale, à laquelle il avait été condamné par le Gouvernement de la Restauration, en allant le visiter dans sa prison et en le déguisant sous ses habits de femme pour le faire échapper, la veille de la date fixée pour son exécution (20 décembre 1815). Elle devint folle à la suite de ses émotions, et vécut jusqu'en 1855. Le comte de La Valette écrivit ses Mémoires, qui furent publiés après sa mort (2 volumes, 1831), et l'on peut lire les

mots que voici dans le premier volume, p. 335 : « Quelquefois, pendant nos longues soirées, le général en chef nous faisait des contes de revenants, genre de narrations auquel il était fort habile. »

Sur cette phrase, citée comme épigraphe, mon illustre ami Anatole France a présenté, dans son bel ouvrage *Clio*, une histoire qu'il met dans la bouche de Bonaparte, lors de sa traversée pour son retour d'Égypte, sur la frégate *La-Muiron*, ainsi baptisée par le jeune héros militaire en souvenir de son sauveur.

A ce retour d'Égypte, qui transforma les destinées de la France, Bonaparte était accompagné de son aide de camp La Valette, de Monge et de Berthollet. Pendant cette longue traversée, sur ce petit bateau à voiles cherchant à dépister les surprises possibles de la flotte anglaise, on causait de mille sujets variés. Monge se montrait physicien pratique et utile au pays ; Berthollet construisait volontiers des théories. Un jour, le général lui dit brusquement : « Espérez-vous entamer, par vos explications, le mystère infini de la nature, mordre sur l'inconnu? »

Berthollet répondit que, sans prétendre expliquer l'univers, le savant rendait à l'humanité le plus grand des services en dissipant les terreurs de l'ignorance et de la superstition par une vue raisonnable des phénomènes naturels.

— N'est-ce pas être le bienfaiteur des hommes, ajouta-t-il, que de les délivrer des fantômes créés dans leur âme par la peur d'un enfer imaginaire, que de les soustraire au joug des devins et des prêtres, que de leur ôter l'effroi des présages et des songes?

Mais lisons dans son entier la relation même du célèbre auteur de *Clio* :

« La nuit couvrait d'ombre la vaste mer. Dans un ciel sans lune et sans nuées, la neige ardente des étoiles était suspendue en flocons tremblants. Le général resta songeur un moment. Puis, soulevant la tête et la poitrine, il suivit d'un geste de sa main la courbe du ciel, et sa voix inculte de jeune pâtre et de héros antique perça le silence :

« J'ai une âme de marbre que rien ne trouble, fit-il, un cœur inaccessible aux faiblesses communes. Mais vous, Berthollet, savez-vous ce qu'est la vie, et la mort, en avez-vous assez exploré les confins, pour affirmer qu'ils sont sans mystère? Etes-vous sûr que toutes les apparitions soient faites des fumées d'un cerveau malade? Pensez-vous expliquer tous les pressentiments? Le général La Harpe avait la stature et le cœur d'un grenadier, et pourtant, à Fombio, dans la soirée qui précéda sa mort, il resta frappé de stupeur, étranger à l'action, glacé d'une épouvante inconnue et soudaine. Vous niez les apparitions. Monge, n'avez-vous pas connu en Italie le capitaine Aubelet?

« A cette question, Monge interrogea sa mémoire et secoua la tête. Il ne se rappelait nullement le capitaine Aubelet.

« Bonaparte reprit : « Je l'avais distingué à Toulon où il gagna l'épaulette. Il avait la jeunesse, la beauté, la vertu d'un soldat de Platée. C'était un antique. Frappés de son air grave, de ses traits purs, de la sagesse qui transparaissait sur son jeune visage, ses chefs l'avaient surnommé Minerve, et les grenadiers lui donnaient ce nom dont ils ne comprenaient pas le sens.

« Le capitaine Minerve ! s'écria Monge, que ne le nommiez-vous ainsi tout d'abord! Le capitaine Minerve avait été tué sous Mantoue, quelques semaines avant mon arrivée dans cette ville. Sa mort avait frappé fortement les imaginations, car on l'entourait

de circonstances merveilleuses qui me furent rapportées, mais dont je n'ai point gardé un exact souvenir. Je me rappelle seulement que le général Miollis ordonna que l'épée et le hausse-col du capitaine Minerve fussent portés, ceints de lauriers, en tête de la colonne, qui défila devant la grotte de Virgile, un jour de fête, pour honorer la mémoire du chantre des héros.

« Aubelet, reprit Bonaparte, avait ce courage tranquille, que je n'ai retrouvé qu'en Bessières. Les plus nobles passions l'animaient. Il poussait tous les sentiments de son âme jusqu'au dévouement. Il avait un frère d'armes, de quelques années plus âgé que lui, le capitaine Demarteau, qu'il aimait avec toute la force d'un grand cœur. Demarteau ne ressemblait pas à son ami. Impétueux, bouillant, porté d'une même ardeur vers les plaisirs et les périls, il donnait dans les camps l'exemple de la gaîté. Aubelet était l'esclave sublime du devoir, Demarteau l'amant joyeux de la gloire. Celui-ci donnait à son frère d'armes autant d'amitié qu'il en recevait. Tous deux, ils faisaient revivre Nisus et Euryale sous nos étendards. Leur fin, à l'un et à l'autre, fut entourée de circonstances singulières. J'en fus informé comme vous, Monge, et j'y prêtai plus d'attention, bien que mon esprit fût alors entraîné vers de grands objets. J'avais hâte de prendre Mantoue, avant qu'une nouvelle armée autrichienne eût le temps d'entrer en Italie. Je n'en lus pas moins un rapport sur les faits qui avaient précédé et suivi la mort du capitaine Aubelet. Certains des faits attestés dans ce rapport tiennent du prodige. Il faut en rattacher la cause soit à des facultés inconnues, que l'homme acquiert en des moments uniques, soit à l'intervention d'une intelligence supérieure à la nôtre.

« Général, vous devez écarter la seconde hypothèse, dit Berthollet. L'observateur de la nature n'y saisit jamais l'intervention d'une intelligence supérieure.

« Je sais que vous niez la Providence, répliqua Bonaparte. Cette liberté est permise à un savant enfermé dans son cabinet, non à un conducteur de peuples qui n'a d'empire sur le vulgaire que par la communauté des idées. Pour gouverner les hommes, il faut penser comme eux sur tous les grands sujets, et se laisser porter par l'opinion. »

La conversation prend ici une tournure politique, et se continue dans les termes suivants :

« Vous niez le merveilleux, fit Bonaparte à Monge. Mais nous vivons, nous mourons au milieu du merveilleux. Vous avez rejeté avec mépris de votre mémoire, me disiez-vous un jour, les circonstances extraordinaires qui ont accompagné la mort du capitaine Aubelet. Peut-être la crédulité italienne vous les présentait-elle avec trop d'ornements. Ce serait votre excuse. Écoutez-moi. Voici la vérité nue.

« Le 9 septembre, à minuit, le capitaine Aubelet était au bivouac, devant Mantoue. A la chaleur accablante du jour succédait une nuit rafraîchie par les brumes qui s'élevaient au-dessus de la plaine marécageuse. Aubelet, tâtant son manteau, le trouva mouillé. Comme il se sentait un léger frisson, il s'approcha d'un feu sur lequel les grenadiers avaient fait la soupe et se chauffa les pieds, assis sur une selle de mulet. La nuit et le brouillard resserraient leur cercle autour de lui. Il entendait au loin le hennissement des chevaux et le cri régulier des sentinelles. Le capitaine était là depuis quelque temps, anxieux, triste, le regard fixé sur les cendres du

brasier, quand une grande forme vint, sans bruit, se dresser à son côté Il la sentait près de lui et n'osait tourner la tête. Il la tourna pourtant et reconnut le capitaine Demarteau, son ami, qui, selon sa coutume, appuyait à la hanche le dos de sa main gauche et se balançait légèrement. A cette vue, le capitaine Aubelet sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Il ne pouvait douter que son frère d'armes ne fût près de lui et il lui était impossible de le croire, puisqu'il savait que le capitaine Demarteau se trouvait alors sur le Mein, avec Jourdan, que menaçait l'archiduc Charles. Mais l'aspect de son ami ajoutait à sa terreur, par quelque chose d'inconnu qui se mêlait à son parfait naturel. C'était Demarteau, et c'était en même temps ce que personne n'eût pu voir sans épouvante. Aubelet ouvrit la bouche. Mais sa langue glacée ne put former aucun son. C'est l'autre qui parla :

« Adieu ! Je vais où je dois aller. Nous nous reverrons demain.

« Et il s'éloigna d'un pas muet.

« Le lendemain Aubelet fut envoyé en reconnaissance à San Giorgio. Avant de partir, il appela le plus ancien lieutenant et lui donna les instructions nécessaires pour remplacer le capitaine.

« Je serai tué aujourd'hui, ajouta-t-il, aussi vrai que Demarteau a été tué hier.

« Et il conta à plusieurs officiers ce qu'il avait vu dans la nuit. Ils crurent qu'il avait un accès de cette fièvre qui commençait à travailler l'armée dans les marécages de Mantoue.

« La compagnie Aubelet reconnut, sans être inquiétée, le fort San Giorgio. Son objet ainsi atteint, elle se replia sur nos positions. Elle marchait sous le couvert d'un bois d'oliviers. Le plus ancien lieutenant, s'approchant du capitaine, lui dit :

« — Vous n'en doutez plus, capitaine Minerve : nous vous ramènerons vivant.

« Aubelet allait répondre, quand une balle, qui siffla dans le feuillage, le frappa au front.

« Quinze jours plus tard, une lettre du général Joubert, communiquée par le Directoire à l'armée d'Italie, annonçait la mort du brave capitaine Demarteau, tombé au champ d'honneur, le 9 septembre. »

« Aussitôt qu'il eût fait ce récit, le général, perçant le cercle de ses auditeurs silencieux, se promena muet, à grands pas, sur le pont. »

*
* *

Tel est, abrégé, le récit d'Anatole France. Son style virgilien a éloquemment présenté l'anecdote. Est-elle authentique ? Elle n'a pas été passée au crible de nos enquêtes habituelles, et sans doute ne doit-elle pas être prise à la lettre. Elle nous rappelle, toutefois, que malgré l'apparence, Napoléon était un homme de sentiment.

Dans son ouvrage *Napoléon dans l'Exil* (II, 149), O'Méara rapporte qu'à Sainte-Hélène, le glorieux captif avait proposé de prendre un pseudonyme et de s'appeler « le colonel Muiron ».

Ces observations sont de tous les temps. En voici une autre, de la même époque, ou à peu près, que je viens de recevoir. Elle m'a été adressée dans une lettre écrite de Paris, à la date du 14 juillet dernier.

« La lecture des deux passionnants volumes que vous venez de publier a appelé

l'attention générale sur les phénomènes psychiques inexpliqués. Les conversations roulent sur ces sujets aussi importants que peu étudiés. Il y a huit jours, un prêtre des régions dévastées, M. le Chanoine de G... m'a raconté ceci : Sous la Révolution française, il avait trois grands oncles, trois frères, dont l'un était capitaine de frégate. Naviguant dans les mers lointaines, il se trouvait seul sur sa passerelle, quand une large tache de sang tomba sur sa main ! Surpris, il fit une rapide enquête et constata qu'il se trouvait absolument seul. Il appela alors un de ses officiers et un matelot, pour leur faire constater le fait. Il le trouva tellement étrange qu'il le porta sur le livre de bord. En débarquant en France, dans le premier port où il aborda, il apprit que ses deux frères avaient été guillotinés le jour où la tache de sang était apparue sur sa main.

« Je connais et j'apprécie l'honnêteté du narrateur et sa mentalité. Ce n'est pas un crédule ou un naïf.

« Quant à moi, je suis un homme pratique. J'ai 70 ans, je suis encore dans les affaires, j'habite Paris et puis vous fournir toutes les garanties de sérieux et d'honorabilité.

« Au fait précédent, je puis ajouter celui-ci, qui n'est pas moins certain :

« Une sœur de ma grand'mère, Mme M..., habitant Rochefort, travaillait à un ouvrage de broderie près de sa fenêtre, quand elle entendit derrière elle le bruit d'un cadre qui tombait et se brisait. C'était le portrait de son fils, marin, un daguerréotype, comme on les faisait alors, qui venait de se détacher du mur. Elle fut vivement impressionnée, et quelque temps après, apprit que son fils, naviguant alors dans les mers de Chine, avait succombé à une atteinte de fièvre jaune, et que son corps avait été jeté à la mer précisément au moment où le portrait se brisait. »

*
* *

Tous ces faits d'observation sont à analyser. Il est temps de ne plus les méconnaître et de chercher à les expliquer. Y arriverons-nous ? Reconnaissons, d'abord, que personne n'a plus le droit de les nier.

Sans doute, on peut invoquer le hasard pour la chute du portrait, car ces chutes sont rares et les morts sont fréquentes, et le calcul des probabilités aurait gain de cause ici. Mais d'où vient l'association d'idées si répandue entre ces chutes et les morts subites ?

Et que penser de la tache de sang ?

Quelle que puisse être l'explication future de ces bizarres phénomènes, il est vraiment absurde de les dédaigner. Continuons de les réunir et de les comparer entre eux.

CAMILLE FLAMMARION.

Ce que dit la voix des choses

J'aime le murmure de la brise quand elle chante ou pleure dans les branches ; j'aime les confidences harmonieuses du vent aux arbres de la forêt, aux vagues de la mer, aux étoiles du firmament. Mais plus encore, ce qui me berce, me ravit, m'en-

chante : c'est la grande voix de l'Océan, la plainte éternelle du flot qui retentit dans le silence de la nuit comme un hymne sans fin.

Lorsque, au cœur de l'été, je séjourne au bord des plages, je me plais à écouter, dans l'insomnie, les variations de cette grande voix. Dans les nuits paisibles, on dirait la respiration d'un Léviathan endormi; à d'autres heures, la voix s'enfle, gronde, devient menaçante dans le fracas de la tempête. La caresse ou la plainte des éléments n'est-elle pas comme un écho des passions terrestres, le chant de gloire ou le cri de douleur d'un monde inférieur? Elle exprime tour à tour la joie ou la peine, la paix ou la violence, la douceur ou la colère ! C'est un concert d'allégresse ou de souffrance qui se gradue de vibrations en vibrations, de modulations en modulations jusqu'à l'infini, pour se fondre dans la symphonie grandiose qui berce la jeunesse des mondes, et donne l'inspiration au génie. Et c'est pourquoi elle nous cause des impressions, des sensations indéfinissables et profondes, car elle reproduit et résume toute la vie de l'être en ses perpétuelles métamorphoses. Toute l'immense nature est une source de révélations pour l'âme qui sait voir, sentir, comprendre : les souffles de la terre et des eaux, les radiations des mondes stellaires, tout parle du grand secret de la vie et de l'immortelle destinée.

Mais c'est surtout dans la paix profonde des solitudes que les voix mystérieuses se font entendre à l'homme attentif et recueilli. C'est pour cela que les poètes, les écrivains, les penseurs se plaisent à fréquenter les sanctuaires naturels, les retraites cachées où, loin du bruit des villes, l'inspiration jaillit et la communion se fait plus intime avec le divin.

***

Que dit le vent en agitant les ramures? Que disent les voix de la mer et les radiations des étoiles? Que disent le mont au front altier, le lac, la forêt, le torrent?

Tous ils nous disent : Glorifie Dieu, ô âme, et fais effort pour aller à Lui. Monter vers Dieu, c'est le but de ta vie, de toutes tes vies ! Apprends à aimer ; c'est le secret du bonheur ! Apprends à souffrir ; c'est le secret de l'épuration, de l'ascension vers la lumière ! La douleur est sœur de la joie ; l'une par l'autre elles s'équilibrent, se complètent, s'embellissent ! Apprends à te connaître, à gouverner tes forces latentes et cachées. Par là tu découvriras le secret de l'univers et des puissances qui l'animent. La splendeur de l'œuvre divine se révèlera en toi-même et en toutes choses !

***

Les astres nous appellent à travers l'étendue, les étoiles nous font des signes d'amour. On nous apprend que, parfois et simultanément, dans tous les postes de télégraphie sans fil, on reçoit des messages composés de signes mystérieux, qui semblent provenir de mondes lointains. Ces messages, inintelligibles pour le présent, l'avenir les déchiffrera et une communication directe s'établira entre notre planète et ses sœurs de l'espace. Ainsi, peu à peu, l'homme ressentira les vibrations de la vie et de la pensée universelles. Il entrera de plus en plus dans la communion divine, dans la grande harmonie qui relie tous les êtres et tous les mondes. Alors seulement pourra régner ici-bas ce principe de fraternité et d'amour descendu du ciel sur la terre, dans une nuit de Noël, il y a deux mille ans, et que la terre n'avait pas su comprendre ni réaliser.

*
* *

Il est vrai qu'ils sont rares encore à notre époque, ceux qui savent comprendre les voix de la nature, traduire les gémissements du vent, la plainte monotone du flot, ressentir les palpitations de la vie universelle. Pourtant, presque tous nous sentons qu'un échange continuel s'établit entre nous et les choses qui nous entourent. Elles s'imprègnent à la longue des radiations de notre personnalité et nous-mêmes possédons l'intuition que mille rapports secrets nous relient à notre ambiance.

Cette impression est surtout sensible dans les demeures anciennes, les ruines, les cloîtres, les sanctuaires, dans tout ce que le passé a consacré, rendu vénérable, enveloppé d'une atmosphère de sympathie et de souvenirs.

De cette loi d'échange, la psychométrie nous fournit la preuve démonstrative. Nous laissons quelque chose de nous-mêmes partout où nous sommes passés et nous en portons l'empreinte avec la mémoire des milieux où nous avons vécu.

Heureux ceux qui jouissent d'habitations familiales, transmises de génération en génération, saturées des fluides et des pensées des ancêtres et dont chaque coin, chaque meuble, chaque objet évoque un monde d'impressions et de réminiscences.

Tout y porte la marque des existences vécues et des traditions respectées. Ces choses, témoins de notre vie, ne nous ont-elles pas vu naître et grandir, n'ont-elles pas été associées aux péripéties de notre propre histoire?

Dès qu'il en franchit le seuil, l'occupant se sent enveloppé d'influences bienfaisantes, de courants régénérateurs. Par contre, quel déchirement lorsque la destinée l'oblige à renoncer à cette demeure sacrée et à transporter ses pénates ailleurs, en des milieux nouveaux, où tout est étranger, où rien ne parle à l'esprit et au cœur.

La vie contemporaine se prête peu à cette pénétration en nous de l'âme des choses. Nos changements fréquents de logis, notre court passage à travers les appartements, les chambres étriquées des cités modernes, où tout est banal et sans histoire, ne réunissent guère les bonnes conditions de la spiritualité. Le langage muet des choses ne s'y fait plus comprendre dans la douce intimité de la vie de famille et des souvenirs lointains. C'est pourquoi tant d'hommes restent fermés aux sensations délicates et profondes de l'âme.

Pourtant la pensée possède par elle-même un grand pouvoir évocateur. Lorsque je me reporte aux lieux où j'ai vécu, je vois surgir aussitôt une foule d'images qui parlent à la fois à ma mémoire et à mon cœur. Elles me rappellent les êtres que j'ai aimés, et qui m'ont devancé dans l'Au-delà. En même temps je vois se dérouler en moi les scènes de mon existence, comme en un tableau mouvant et je sens monter de mon cœur à mes yeux de douces larmes.

*
* *

Malgré les rudes épreuves et les leçons d'une guerre de cinquante mois, il faut bien reconnaître que l'humanité s'est peu améliorée. La lutte semble plutôt avoir surexcité les passions; le besoin de posséder et de jouir est devenu plus ardent. La paresse, l'ivrognerie, la débauche exercent leurs ravages. La vie sociale est devenue plus âpre, plus troublée, plus violente et de sombres nuées s'accumulent à l'horizon.

Dans le conflit des intérêts matériels, l'homme ne trouve plus le temps, et n'a

plus la volonté de se recueillir, de méditer sur les mystères des choses et les grands problèmes de l'univers.

Seul celui qui a conservé le contact avec l'invisible peut encore comprendre le sens caché de la vie et sentir l'harmonie subtile qui pénètre et enveloppe les êtres et les mondes.

Il est donc essentiel de nous maintenir dans un état d'esprit, dans une élévation de pensée qui facilite les rapports avec les âmes supérieures et nous procure la douceur et la force des consolations de l'Au-delà.

Les préoccupations d'ordre matériel, la vie agitée, fiévreuse de notre temps conviennent peu, disons-nous, aux études profondes. Et cependant, c'est seulement dans le calme de la réflexion, c'est en se repliant sur elle-même, que la pensée acquiert plus de force et de pénétration. Or, les heures de recueillement sont à la portée de tous, depuis que la réforme du travail s'applique jusque dans les milieux ouvriers.

La concentration de la pensée, de la volonté, leur orientation vers un but élevé, accroissent les radiations psychiques.

Ainsi les relations de l'âme humaine avec la vie invisible se multiplient de plus en plus à mesure que l'intuition se développe et que la source des inspirations devient plus abondante et plus féconde. Par un entraînement graduel, ses perceptions s'élargissent et la communion devient plus large et plus profonde avec l'univers, dont l'être arrive à goûter toutes les splendeurs, toutes les beautés. C'est ainsi que, de degrés en degrés, de vies en vies, il participe de plus en plus aux sensations de la vie collective. Il ressent les joies et les douleurs de toutes les âmes et se trouve relié à elles par une chaîne sans fin.

Dès lors, il n'a plus besoin d'intermédiaire, c'est en lui, c'est dans les replis intimes de sa conscience que se répercutent les échos, les voix, les harmonies de l'Infini.

A mesure que l'âme se dégage des ombres de la matière, elle s'illumine des rayons de la vérité éternelle, dont elle porte le reflet et qu'elle est appelée à connaître tôt ou tard.

Dans son ascension, qui est en même temps une extension constante de ses facultés et de ses pouvoirs, elle en vient à comprendre comment Dieu concentre et résume en Lui toute la vie universelle. Comment il perçoit les radiations de toutes les pensées, les effusions de tous les cœurs, les effluves de toutes les prières, participant ainsi à l'existence de tous les êtres dans une communion éternelle et infinie.

***

Le langage humain est bien pauvre pour rendre les élans de la passion, les accents de tendresse, les nobles enthousiasmes de l'âme ; la musique seule, dans ses envolées sublimes, peut en reproduire l'expression. Lorsqu'elle se tait, l'âme reste fermée ; ce qu'il y a en elle de plus beau, de plus pur, de plus grand, reste muet, endormi, mais, dès que de puissants accords se font entendre, l'âme s'ouvre et par toutes ses issues, un flot de pensées, de sentiments tumultueux, jaillit ou plutôt c'est comme un foyer qui s'allume et s'irradie de teintes vives et changeantes.

Mais dès que la musique s'est tue, l'âme se referme, la vie matérielle terne, monotone, reprend son cours.

Et pourtant que sont nos pauvres musiques d'ici-bas, que sont même les harmonies de la nature terrestre : la chanson murmurante des forêts, la voix du torrent dans le calme de la nuit, les jeux de la brise dans les grands arbres, comparés aux musiques du ciel, à cet océan sonore où gronde le roulement des astres et de leur cortège de sphères?

Le frémissement de la vie universelle emplit l'incommensurable étendue. Toutes les voix, toutes les prières, tous les appels s'y fondent en une harmonie puissante. Ne vous est-il pas arrivé d'entendre en rêve la symphonie des cieux profonds? Nous connaissons des médiums qui perçoivent dans l'état de *trance*, de suaves mélodies, qui les plongent dans le ravissement et qu'ils ne savent comment décrire. Les larmes abondantes qu'ils versent alors sont le témoignage que leurs sensations ne sont pas illusoires. Ils ont goûté un instant une des félicités réservées aux âmes pures et élevées, mais cet instant leur a permis d'entrevoir et de comprendre les beautés de la vie supérieure pour retomber ensuite dans les sombres réalités de la terre.

Or, ces jouissances, il nous sera donné de les connaître un jour, lorsque, suivant la grande loi d'évolution, nous aurons gravi de degré en degré, par nos mérites et nos efforts, l'échelle immense des existences et des mondes.

LÉON DENIS.

La pensée de la Mort

Quand vous assistez à un enterrement, n'êtes-vous pas frappé du peu de place que la mort occupe dans les conversations? On cause de bien des choses, de la politique intérieure ou extérieure, des affaires, du temps, de la mode, de la déconfiture de celui-ci, de la prospérité de celui-là, de la pièce de théâtre en vogue ; mais le drame de la destinée, au dernier acte duquel on assiste, il n'en est guère plus question que si on n'y était pas directement intéressé. Essayez d'engager la conversation sur ce sujet avec votre voisin, en vous élevant à des considérations morales et religieuses, il y coupera court probablement par son silence ou il la détournera vers quelque banalité, et vous éprouverez l'impression d'avoir été un peu ridicule. En réalité, on ne pense presque pas à la mort, même dans une cérémonie funèbre ; c'est à peine si on pense au mort.

Le petit enfant n'en a pas l'idée près du cadavre de sa mère. Le jeune homme, débordant de vie, de projets et d'avenir, ne s'en préoccupe pas, tant elle disparaît dans un vague lointain. L'homme mûr, absorbé par la lutte pour l'existence, s'y arrête accidentellement. Quant au vieillard ayant déjà un pied dans la tombe, il se couche le soir avec l'espoir de jouir encore le lendemain, et, s'il parle de sa fin prochaine, c'est sans en avoir une vision très nette. On imagine difficilement qu'on cessera d'exister. Ceux qui, par profession, ont sans cesse la mort sous les yeux, le médecin, l'infirmier, le prêtre, finissent, sauf de rares exceptions, par ne plus s'en émouvoir. Le fossoyeur, qui exhume des ossements pour faire de la place à d'autres cadavres, fredonne inconsciemment quelque couplet de chanson, sans faire attention à la majesté du lieu.

Si j'avais le talent descriptif de certains écrivains, je n'hésiterais pas, dussé-je vous épouvanter, à tracer un tableau de ce que nous serons un jour. Je voudrais pouvoir dépeindre cette sinistre réalité, le riche et le mendiant horriblement défigurés dans leur linceul. Mais seriez-vous terrifié? Si ma description avait un mérite littéraire, elle ne produirait sur votre esprit que l'impression d'une œuvre d'art réussie, à moins que vous n'eussiez des nerfs extrêmement sensibles, et, dans ce cas, vous blâmeriez l'auteur de trop émouvoir les gens au lieu de chercher à les réconforter. Je ne saurais me ranger à cette opinion. L'animal ignore, même à l'abattoir, qu'il doit mourir ; seul, l'homme le sait. C'est là sa misère et aussi sa noblesse. Je me recueille, je songe que bientôt je payerai ma dette à la nature, j'aurai pour domicile un petit coin au cimetière. Et puis, est-ce tout? Le problème de la destinée se dresse devant moi, grave, grandiose, tragique, enveloppé d'ombre, planant sur la multitude d'aspirations, de prières, de blasphèmes, de rêves et de déceptions, d'œuvres bonnes et mauvaises, qui forment la trame de l'existence. N'ai-je tant lutté, souffert et espéré que pour aboutir à ce résultat, un peu de matière en décomposition qu'on se hâte d'enfouir, tant elle inspire de dégoût? Le tremblement qui me saisit devant cet abîme de l'inconnu m'incline aux pensées les plus sérieuses.

Je parviens mal à me mettre dans l'état d'esprit du matérialiste, si convaincu de l'anéantissement total de la personne humaine, qu'il ne veut pas entendre parler des raisons invoquées en faveur de la doctrine de l'immortalité. Il devrait, semble-t-il, souhaiter que la thèse du spiritualisme soit démontrée vraie, car il aurait la perspective de retrouver des êtres chers, dont il déplore la perte. Mais il a fait son siège, il ne consent pas à être délogé. Aussi n'a-t-il pour se consoler des cruautés du sort que la ressource du divertissement par le travail ou la dissipation et il se pose inévitablement la question : La vie vaut-elle la peine d'être vécue? C'est la conclusion à laquelle aboutissent en général les incrédules. Envisagé exclusivement entre les limites du berceau et de la tombe, le spectacle de notre monde avec ses violences, ses injustices, ses mille déboires est désespérant. Parmi les négateurs résolus, on remarque des hommes distingués et probes, avec qui beaucoup de croyants ne soutiendraient pas avantageusement la comparaison. Bien plus, vous connaissez sans doute de prétendus chrétiens, assidus au culte, faisant profession de croire à l'existence de Dieu et qui, sur le chapitre de l'Au-delà, ne sont pas très affirmatifs, de sorte que la pensée de la mort leur est antipathique, ce qui est la marque d'une foi mal assurée. Perdent-ils un membre de leur famille, vous les voyez aussi atterrés que s'ils ne devaient plus le retrouver. Au milieu des tourments de la destinée, ils sont désemparés et cette foi, dont ils se vantaient devant les matérialistes, se change parfois en imprécations, ou, s'ils continuent de la proclamer, c'est du bout des lèvres, pour ne pas paraître se contredire.

Le vrai croyant, soit qu'il s'appuie à une révélation surnaturelle, soit qu'il puise sa force dans la philosophie, se distingue par la sérénité de son âme. Il ne cherche pas à bannir la pensée de la mort : il s'y complaît en un sens, parce qu'elle le conduit à la pensée de la vie future. Il va de l'une à l'autre, comme si les deux mondes, visible et invisible, étaient reliés par une voie ininterrompue, avec de l'ombre au point de séparation. Quel embellissement de la vie ! On rencontre de ces âmes confiantes dans toutes les Églises, même en dehors du christianisme, jusque dans les rangs des

libres-penseurs, élite spirituelle passant par-dessus les barrières que le fanatisme dresse pour entretenir les discordes.

Le spirite vraiment convaincu figure dans la phalange de la piété noble et tolérante, en conciliant les avantages de la religion positive avec ceux du rationalisme. C'est par un malentendu que ses détracteurs le considèrent comme un adversaire de l'Évangile, alors qu'il en est un soutien, malgré des modifications qui ne touchent pas à l'essentiel. Sans doute le dogmatiste intransigeant n'y trouve pas toutes les satisfactions que réclame son infaillibilisme ; loin de s'en excuser, il s'en applaudit, car on ne peut aujourd'hui servir efficacement la religion qu'en la rénovant. La grande originalité du spiritisme est d'assigner à la question de l'Au-delà la place centrale qui lui revient et de prouver la vérité par des faits. Grâce à lui, la mort n'a plus son aspect terrifiant.

Je suis d'abord délivré du cauchemar de l'enfer éternel, qui assombrit sans utilité l'imagination des dévots et révolte la conscience de l'homme de bon sens, réfractaire à l'idée d'un Dieu tortionnaire. Certes, je suis loin de penser que dans l'Au-delà toutes les conditions sont égales. Chacun y est accompagné de ses œuvres, le méchant avec l'obligation de réparer ses fautes, le juste avec les heureuses conséquences de ses vertus, l'un et l'autre destinés à monter en s'améliorant, puisque, restés libres, ils conservent la faculté de progresser toujours. Cette ascension répond mieux aux exigences de la raison qu'une immobilisation définitive dans le châtiment, sans aucun espoir de réhabilitation. Je serai donc dans une situation adaptée à mon mérite, et les progrès que j'aurai péniblement réalisés sur la terre m'en faciliteront de nouveaux. Cette perspective m'encourage à faire le bien ; de plus, elle me réjouit, car ma moralité, si pauvre qu'elle soit, me laisse l'ambition de devenir riche spirituellement.

Pourquoi aurai-je, en pensant à la mort prochaine, le frisson de l'épouvante? Je suis là, dans ma prison de chair, borné et rampant, avec le vertige de l'infini, assailli de tous côtés par le mystère, obligé de convenir que mon petit savoir est une grande ignorance. Je sais pourtant, et c'est ma noblesse dans mon indignité, que des facultés latentes sont en moi, révélées par la psychologie supranormale, un immense trésor de virtualités qui, maintenant comprimées, s'épanouiront en partie au moment de la désincarnation. Ma personnalité, impuissante dans le râle de l'agonie à donner le moindre signe de connaissance, paraîtra s'abîmer dans le néant. Au contraire, je serai étonné de me trouver dans un monde inconnu, vivant d'une vie plus intense, puisque mon âme libérée s'ouvrira à des impressions nouvelles, avec une prodigieuse variété d'idées. Révélation sublime et émouvante ! Partir indigent de la terre et arriver relativement opulent dans l'Au-delà !

Quand je songe à cette métamorphose, la mort, au lieu de me terrifier, provoque en moi une indéfinissable curiosité. N'avoir plus mes sens actuels, des yeux, un système nerveux, ce cerveau, sorte de laboratoire où s'engendre de la pensée et, malgré cette déperdition de forces, être plus fort, revivre, avec un organisme éthéré, entrevoir des progrès sans fin, acquérir des connaissances dont je ne puis présentement posséder la moindre notion, quel émerveillement ! Après m'être maintes fois, aux heures de détresse et d'abattement, surpris à maudire le jour de ma naissance, je bénis Dieu de m'avoir créé pour un destin si magnifique. Oh, le splendide voyage de découvertes !

Etres tendrement aimés, si vous allez au cimetière vous recueillir sur ma tombe, dites-vous bien que je ne suis pas là. Pendant que vous serez tristes en me croyant perdu pour toujours, je poursuivrai une nouvelle carrière, étonné, ravi, sans aucun regret du monde grossier où vous continuerez de ramper. Pourquoi craindrais-je de penser à la mort? Le captif envisage-t-il avec effroi l'heure de la délivrance?

(A suivre.) ALFRED BÉNEZECH.

Quelques réflexions philosophiques

VII

Solution matérialiste et spiritualiste du problème de la destinée humaine

Les conditions dans lesquelles naissent, vivent et meurent les hommes sont donc essentiellement diverses. Il n'y a pas deux vies humaines identiques. D'abord, contrairement à l'opinion d'un célèbre sophiste, les hommes naissent complètement inégaux, aussi bien au point de vue physique qu'au point de vue intellectuel ou moral. Leur mort n'est pas moins variée que leur naissance ; elle survient à tout âge, tantôt douce, tantôt cruelle, tantôt lente, tantôt rapide, tantôt naturelle, tantôt tragique. L'intervalle entre la naissance et la mort est rempli par les événements les plus divers : faveurs ou revers de fortune, période de santé ou de maladie, joies ou douleurs de famille, succès ou déboires de carrière.....

On n'en finirait pas s'il fallait citer les différences innombrables qui marquent les vies humaines.

De là vient toute la complexité du problème. Et pourtant la recherche du fait « générateur » de tant de faits si variés ne serait peut-être pas très laborieuse, si elle ne se heurtait pas au parti pris dont les hommes savent si mal se débarrasser, chaque fois que leurs sentiments intimes et leurs intérêts personnels sont mis en cause.

Les inégalités des conditions humaines sont d'abord celles qui caractérisent la naissance et la mort, et, ensuite celles qui se manifestent au cours de la vie. Elles réagissent sans doute plus ou moins les unes sur les autres, mais les premières ont un caractère mystérieux qui attire plus spécialement l'attention des penseurs. D'ailleurs les circonstances de la naissance ont une telle influence sur toute l'existence, qu'il semble naturel de s'en préoccuper tout d'abord. Il faut seulement ne pas oublier, dans les hypothèses formulées à leur sujet, qu'elles doivent expliquer aussi bien les inégalités de la mort et de la vie, que celles de la naissance.

Dans cette grave question, comme dans toutes celles dont s'occupe la philosophie, les deux grandes écoles, matérialiste et spiritualiste, ont émis chacune leur opinion. Pour la première, les hommes naissent inégaux par suite de l'atavisme, fait « générateur » ou, si l'on veut, hypothèse donnant une explication complète et suffisante de tous les phénomènes constatés. Pour la seconde, les âmes créées, au moment de la

(1) Voir *Revues* Mai, Juin, Août, Octobre, Décembre 1920 et Février 1921.

conception, s'emprisonnent progressivement dans un corps, pour former un ensemble, auquel les conditions ataviques et autres donnent des qualités et des aptitudes physiques et intellectuelles très diverses.

L'atavisme est la relation qui existe entre les descendants et les ascendants et marque ce que les premiers ont reçu des seconds. Pour les matérialistes, l'enfant, lorsqu'il vient au monde, ne possède que ce que lui ont donné ses parents. Il est le résultat, ou si l'on veut, le produit des générations successives qui constituent son ascendance. Depuis le protoplasma initial, jusqu'aux êtres complexes qui ont été son père et sa mère, il est l'aboutissant de toutes les transformations que les circonstances (dans le sens étymologique du mot) et l'éducation ont apportées à la longue série de ses ancêtres, au cours d'une suite incalculable de siècles. Dans ces conditions, il est manifeste que les produits de ces transformations parallèles et analogues, mais cependant, dans une certaine mesure, indépendantes les unes des autres, doivent présenter des différences plus ou moins marquées.

On ne saurait contester la valeur de ces déductions qui s'appuient sur tout un ensemble de faits scientifiquement établis ; mais, si l'on peut montrer ainsi comment se sont manifestées, dans leur ensemble, les inégalités des conditions humaines, on se heurte, dès que l'on veut entrer dans quelques détails, à des difficultés d'où l'on ne peut sortir qu'en instituant des hypothèses plus ou moins plausibles et généralement invérifiables. Pour essayer, par exemple, de rendre compte des dissemblances parfois considérables qui existent entre l'enfant et ses ascendants connus, on remonte jusqu'aux ancêtres inconnus, desquels peut, sans doute, provenir le germe qui, se développant dans des conditions spéciales, a bien pu produire les dissemblances constatées.

Des considérations analogues, auxquelles s'ajoutent des aperçus d'ordre parfois assez délicat, servent à expliquer les différences souvent si grandes que présentent les enfants de la même famille.

Les études sur les origines et sur la nature des êtres vivants, malgré les larges horizons qu'elles ont ouverts, sont encore loin d'avoir pénétré le profond mystère de la naissance et de la vie. Ce qui caractérise ces études, étant donné la méthode qui les dirige, c'est la recherche du mode de production de chaque fait examiné. On s'efforce d'établir *comment* les faits se produisent, mais on n'ose pas se demander *pourquoi* ils se produisent. Ou plutôt on estime qu'il faut se contenter de ce que l'expérience directe nous révèle et « qu'il serait puéril de discuter au sujet de choses invérifiables » (1).

Et cependant, tout nous invite à étendre l'expérience au delà des limites d'un laboratoire et à rechercher, par une intuition un peu hardie, les causes supérieures, invérifiables aujourd'hui, mais vérifiables peut-être demain, qui président à nos destinées et à essayer ainsi d'apporter quelques consolations à tous ceux qui souffrent de l'inégalité des conditions humaines.

Ce qu'il importe de savoir, c'est sans doute, comment les choses se passent, mais aussi et surtout pourquoi elles se passent ainsi. Dans l'étude de la lumière, on ne s'est pas contenté de montrer comment le prisme la décompose, mais on a cherché

(1) Le Dantec, *Philosophie biologique*, page 224.

jusqu'à ce que l'on ait institué une hypothèse, largement vérifiée depuis, donnant le pourquoi de cette décomposition. De même, nous ne pouvons pas nous borner à expliquer, plus ou moins complètement, par l'atavisme, comment les hommes naissent inégaux, et nous avons un impérieux besoin de trouver l'hypothèse, que nous nous efforcerons ensuite de vérifier, donnant le pourquoi de ces inégalités.

Lorsqu'un homme, venu au monde porteur de cruelles infirmités, traîne une vie misérable et s'écrie comme Job : « Pourquoi celle qui m'a donné le jour m'a-t-elle gardé sur ses genoux? Pourquoi ai-je été nourri du lait de la mamelle?... Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée à un misérable?... » Est-il possible de lui répondre : « Tous vos maux, c'est à l'atavisme que vous les devez... c'est un de vos ancêtres (mort peut-être depuis longtemps) qui est le coupable... Quant à nous, nous n'y pouvons rien, sinon peut-être vous recueillir dans un hospice, jusqu'au moment où la mort viendra et vous plongera dans le néant. »

Une semblable réponse n'est-elle pas de nature à conduire logiquement jusqu'au suicide le malheureux à qui elle s'adresse?

Le suicide et le nihilisme, telles sont en effet, si l'on y regarde de près, les conséquences logiques des doctrines matérialistes. Ceux qui les professent ont, en effet, une compréhension singulière de la vie intellectuelle et sentimentale des êtres vivants. Pour eux, l'homme « est dans la nature au même titre que l'eau et le charbon » (1) ; tous ses actes sont la conséquence des réactions qui se produisent entre la substance et le milieu dans lequel il vit ; son prétendu libre arbitre n'est qu'une pure illusion et sa pensée n'est qu'une manifestation des « apports extérieurs d'énergies » qui viennent s'accumuler dans son cerveau, où ils reproduisent des « états colloïdes » et « des phénomènes chimiques », d'où résulte toute l'activité cérébrale » (2).

Remarquons, en passant, qu'en présentant toutes ces conceptions sous une forme très scientifique, les matérialistes n'en restent pas moins dans le domaine de la pure hypothèse.

Que l'activité cérébrale soit accompagnée de phénomènes colloïdes et chimiques, c'est fort probable, mais ce n'est pas démontré ; que le corps humain fonctionne suivant les lois de la mécanique, on n'en saurait guère douter, mais on ne l'a pas encore rigoureusement établi. Nous sommes et nous resterons malheureusement pendant longtemps réduits à des hypothèses et, puisqu'il en est ainsi, ne serait-il pas permis de supposer que cette merveilleuse machine humaine, dont la science s'efforce de découvrir et d'étudier les rouages, pourrait bien, comme toutes les machines, avoir un mécanicien?

Notre conscience ne nous crie-t-elle pas, en effet, à chaque instant notre liberté, et ne nous dit-elle pas que cette machine que nous sommes obéit toujours aux ordres que lui dicte notre volonté?

Assimiler l'homme à une sorte d'appareil physico-chimique, théâtre compliqué de réactions dont les effets produisent la vie, c'est faire vraiment trop bon marché de sa personnalité, de cette personnalité indépendante, dont tout son être intime lui révèle l'existence, qui se manifeste par tous ses actes, à laquelle se rapportent toutes

(1) Le Dantec, *Philosophie biologique*, page 227.
(2) Le Dantec, *Philosophie biologique*, pages 160 et suivantes.

ses émotions, agréables ou douloureuses. Aussi est-ce à sa propre personne, et non à ses ancêtres que le malheureux, venu en ce monde dans un état d'infériorité manifeste, rattachera sa misère. Peu lui importe qu'on lui explique par l'atavisme la genèse de son état lamentable ! Il répondra toujours par le pourquoi qui monte nécessairement sur ses lèvres. Pourquoi est-il né? Pourquoi est-il condamné irrévocablement à traîner une vie lamentable? Ce pourquoi désespéré, combien sont nombreux ceux qui le prononcent ! Et nous n'aurions pour y répondre que la doctrine matérialiste, dont le triste fatalisme n'offre « aux machines humaines », pour les mettre à l'abri de leurs misères, que le néant?

Quelles consolations peut apporter une semblable doctrine à la foule de tous ceux qui souffrent, non seulement des inégalités de leur naissance, mais aussi de toutes les douleurs accumulées au cours de leur existence? Si l'homme n'apparaît sur terre que pour souffrir et retomber bientôt dans le néant, on en doit conclure (comme le font certains matérialistes) que mieux vaudrait pour lui n'être pas né. Alors l'humanité se présente comme une vaste agglomération d'êtres poussés sur la terre sans ordre et sans but. Avoir des enfants devient donc une grave erreur et, en définitive, comme dernière conséquence, on est logiquement conduit à souhaiter le plus tôt possible, la disparition du monde et de ses habitants.

Retournons-nous donc vers le spiritualisme, nous y trouverons peut-être l'hypothèse expliquant, de manière à satisfaire notre raison, pourquoi les hommes entrent en ce monde dans des conditions si profondément variées.

Le spiritualisme n'est pas, comme certains semblent le croire, en contradiction avec la science. Il accepte, sans hésiter, tous les faits scientifiquement établis et notamment le rôle incontestable des influences ancestrales sur la nature des enfants. C'est seulement quand on tombe dans le domaine des hypothèses qu'il se sépare du matérialisme. Ce dernier, on vient de le voir, après avoir étudié la composition, les fonctions et les actions des êtres vivants, ne trouve pas, pour les expliquer, d'autre hypothèse que l'assimilation des animaux, en général, et de l'homme en particulier, à des machines mises en mouvement par les actions réciproques de leurs organes et du milieu où elles se trouvent. Le spiritualisme ne s'oppose pas à cette assimilation, mais il croit indispensable de compléter l'hypothèse en ajoutant à la machine, au moins en ce qui concerne l'homme, un mécanicien responsable de son fonctionnement.

Ce mécanicien, c'est l'âme immortelle, qui serait créée au moment de la conception et se développerait progressivement avec le corps dont elle ne se séparerait plus qu'à la mort. Formée d'une substance spéciale, échappant complètement, du moins jusqu'à présent, aux investigations de nos instruments, cette âme constituerait la nature essentielle de l'homme, dont le corps apparent ne serait qu'une enveloppe, une sorte de vêtement, lui permettant de prendre contact avec les objets terrestres.

Il importe de remarquer, avant d'aller plus loin, que cette hypothèse ne présente aucune contradiction avec les données de la science. Le spiritualisme ne nie pas les phénomènes colloïdes, chimiques et autres, dont l'être vivant est le siège, mais il ne les considère que comme les effets d'une cause qu'il faut rechercher. Il estime que le matérialisme, en les donnant comme l'essence même de la vie, agit ainsi que le ferait un physicien qui, après avoir étudié les phénomènes si complexes par lesquels

l'électricité se manifeste, ne croirait pas devoir pousser plus loin ses investigations et jugerait superflu de rechercher les causes premières de ces phénomènes.

La méthode scientifique, est-il besoin de le répéter, consiste à remonter des faits que nous constatons à des faits que nous devinons d'abord, que nous vérifions ensuite, être les générateurs des premiers. C'est ce que l'on appelle remonter des effets aux causes, en s'aidant des ressources de l'intuition. La science est condamnée ainsi à gravir successivement les échelons d'une échelle bien longue, peut-être même sans fin. Le pourquoi que l'enfant articule dès qu'il commence à bégayer, que l'homme mûr répète sans cesse, en scrutant les ténèbres qui l'entourent, sera probablement prononcé aussi longtemps qu'il existera des êtres capables de réflexion. Le tort des matérialistes est de croire qu'ils sont au haut de l'échelle, tandis que les spiritualistes estiment avec raison qu'ils ont encore de bien nombreux échelons à gravir. Ceux-ci ne s'écartent donc pas de la méthode rigoureusement scientifique lorsqu'ils formulent une hypothèse, tendant à expliquer les phénomènes de la vie.

Mais tout en leur reconnaissant le droit d'agir ainsi, leurs adversaires leur reprochent volontiers de risquer une hypothèse bien hardie, pure œuvre d'imagination, vers laquelle ne conduisent nullement les travaux de la science. Ceux qui leur adressent ce reproche oublient trop facilement que l'on peut, sans s'écarter de la discipline scientifique, distinguer, chez l'être humain, des actes, les uns exclusivement physiques et mécaniques, les autres purement intellectuels et moraux, et que l'examen de ces derniers conduit assez naturellement à supposer l'existence d'une âme. D'ailleurs, une hypothèse, si hardie qu'elle soit, ne peut qu'être acceptée, au moins provisoirement, lorsqu'elle groupe et explique tous les faits qui lui ont donné naissance. Celle dont il s'agit remplit-elle ces conditions? C'est ce qui reste à examiner.

L'hypothèse qui fait d'une âme immortelle l'essence de la nature humaine est, nul ne l'ignore, aussi ancienne que l'humanité. Elle s'est développée, dans toutes les races et toutes les sociétés, sous forme de croyance, et se trouve à la base de toutes les religions. Les services que, dans ces conditions, elle a rendus, sont incontestables. Elle a donné, et elle donne encore, à tous ceux qui ont la foi, l'apaisement résultant de cette conviction que la vie terrestre, avec toutes ses misères, sera suivie d'une autre vie, où chacun recevra la punition ou la récompense de ses œuvres. Mais ce n'est pas à ce point de vue qu'il y a lieu d'en poursuivre ici l'examen. Il faut vérifier si, en l'envisageant uniquement comme une hypothèse, elle peut expliquer, d'une manière satisfaisante, l'inégalité des conditions humaines, et plus spécialement des états si variés dans lesquels naissent les hommes.

Allons-nous, avec cette hypothèse, être en mesure de répondre, d'une façon satisfaisante, à la question toujours posée par les déshérités de la terre? Pourrons-nous dire à celui-ci pourquoi, venu au monde avec de cruelles infirmités, soit physiques, soit intellectuelles, il est condamné à traîner une existence misérable, au milieu d'hommes sains de corps et d'esprit ; à celui-là, pourquoi, né dans un milieu dépravé, il ne subit que des influences mauvaises, au lieu d'être, comme d'autres, toujours entouré de bons conseils et de bons exemples?..... Aurons-nous la possibilité d'expliquer pourquoi, en venant au monde, les uns sont naturellement bons et les autres naturellement

mauvais ; pourquoi celui-ci est, pour ainsi dire, instinctivement entraîné vers le mal, tandis que celui-là se trouve, sans effort, porté vers le bien.

A toutes ces questions, le spiritualisme, tel qu'il est généralement compris, ne peut malheureusement pas donner des réponses satisfaisantes. Il entraîne même d'étranges contradictions. Comment concilier, en effet, l'infinie justice, attribuée nécessairement au Créateur, avec les états si foncièrement dissemblables dans lesquels sont placées, dès leur origine, ces âmes qui engagent ainsi, avec des armes singulièrement inégales, cette lutte de la vie terrestre, d'où doit dépendre irrévocablement leur avenir éternel?

Pour justifier ces contradictions, on nous dira que notre faible raison ne peut pénétrer les secrets de la Providence, que Celui qui « sonde les cœurs et les reins » juge chacun suivant ses mérites et, le jour du règlement des comptes, réclame peu à celui qui a peu reçu et beaucoup à celui qui a beaucoup reçu. Mais ce sont là des justifications religieuses, à l'usage des croyants, et non des arguments philosophiques. Elles ne satisfont pas notre raison et heurtent ce sentiment d'égalité, pour la lutte comme pour la récompense, qui est si profondément enraciné au cœur de chaque homme.

Ces âmes, que le spiritualisme orthodoxe suppose être tirées du néant pour se revêtir d'un corps dans le sein des mères, sont créées ou bien différentes ou bien semblables. Dans le premier cas, n'est-on pas tenté de considérer, comme un caprice du Créateur, une création aussi étrange? Dans le second cas, toutes les inégalités, constatées lors des naissances, ne peuvent provenir que des conditions diverses dans lesquelles se développent les fœtus. Mais alors, l'âme ne pourrait plus être considérée comme l'essence même de l'homme, puisque ses facultés se trouveraient, par son incarnation, si étrangement modifiées. Le spiritualisme ne serait-il pas exposé ainsi à coloyer le matérialisme? D'autre part, n'est-il pas étrange que toutes ces âmes créées semblables soient, sans qu'elles en aient conscience, mises, par un sort aussi capricieux qu'inexorable, dans une sorte de creuset, où elles subissent des transformations telles que nous les trouvons, en définitive, quand elles nous apparaissent, les unes bonnes, les autres mauvaises, avec toutes les nuances intermédiaires entre le très bon et le très mauvais. Comment ces âmes, créées « intelligentes et libres », peuvent-elles s'accommoder de ces transformations profondes, qui ont une si grande influence sur leur destinée et qu'elles subissent sans pouvoir manifester ni leur intelligence ni leur liberté?

N'arriverait-on pas ainsi, en poussant plus loin les conséquences de ces hypothèses, à battre en brèche le principe du libre arbitre?

Toutes ces difficultés, pour ne pas dire ces incohérences, n'échappent pas aux adeptes de la doctrine spiritualiste, mais ne voulant, ni abandonner, ni même modifier une hypothèse, qui leur semble pouvoir seule expliquer les déceptions et les misères de la vie terrestre, ils en sont réduits, comme on vient de le voir, à des considérations d'ordre religieux et mystique, pour faire accorder leur hypothèse avec les faits qui caractérisent les naissances.

Ce qu'il faut en retenir, c'est que, de l'aveu même de ceux qui la défendent, l'hypothèse en question se trouve en défaut, philosophiquement parlant, à l'égard de toutes les inégalités qui affligent les hommes à leur entrée dans ce monde.

En poussant plus loin cette analyse, il est aisé de voir que, dans un autre cas, se

rattachant dans une certaine mesure au précédent — celui des enfants morts en bas âge — elle se trouve également en défaut. Comment peut-on, en effet, admettre que le Créateur puisse créer une âme, la laisser prendre un vêtement charnel, avec toutes les modifications résultant pour elle de cette incarnation, pour la séparer ensuite brusquement de son corps, sans lui laisser le temps de subir les épreuves de la vie? Si ces épreuves sont utiles, pourquoi tant d'êtres humains en sont-ils dispensés? Pourquoi cette inégalité de traitement? Sur cette question, le spiritualisme a longuement disserté, sans pouvoir y répondre autrement que par des raisons essentiellement mystiques.

Enfin, pour faire ressortir encore toute l'insuffisance du spiritualisme orthodoxe, il n'est peut-être pas inutile de signaler l'inconséquence dont il fait preuve, lorsqu'il considère l'attribution d'une âme immortelle comme un privilège exclusif de la race humaine. De l'animal le plus infime, jusqu'à l'homme le plus haut, on s'élève par une pente continue et régulière. Non seulement les aptitudes physiques, mais aussi les manifestations intellectuelles vont progressivement en se perfectionnant dans l'échelle des êtres, pour se rapprocher peu à peu du développement qu'elles ont atteint dans l'espèce humaine. Les animaux supérieurs se forment et naissent dans les mêmes conditions que les hommes. Pourquoi dès lors, présenter une hypothèse en contradiction avec les faits et vouloir faire de l'homme un être à part, constitué, dans son essence même, autrement que les animaux, alors que toutes les constatations expérimentales tendent à prouver le contraire?

Que faut-il en conclure, sinon que l'hypothèse, sur laquelle repose le spiritualisme orthodoxe, est en désaccord avec plusieurs des faits qui caractérisent la vie humaine? Elle n'est donc pas scientifiquement acceptable. Et nous voilà, comme conséquence dernière de cette situation, mis en présence de deux doctrines, le spiritualisme et le matérialisme, toutes deux impuissantes à satisfaire notre besoin de connaître la raison des choses. Ne nous restera-t-il pas d'autre ressource que de repousser au loin tout ce que le XVIII^e^ siècle a mis en nous de libre pensée et le XIX^e^ siècle d'esprit scientifique, et de venir, comme autrefois, nous incliner devant des mystères impénétrables, en remplaçant les raisonnements par des articles de foi? Une pareille obligation serait la négation de tout progrès. Nous sommes impérieusement poussés vers l'avant et, forts de cette loi, il n'est pas possible que nous n'arrivions pas à instituer une hypothèse acceptable, au moins à titre provisoire, et donnant une réponse rationnelle aux questions que soulève l'origine, la vie et la mort de l'homme.

Pour pousser plus loin nos recherches dans ce sens, il importe de remarquer tout d'abord que le matérialisme et le spiritualisme ne sont pas également impuissants en présence du grand problème de la destinée humaine. Le premier ne nous offre même pas une hypothèse cherchant à expliquer les phénomènes constatés. Ses efforts ne tendent qu'à montrer *comment* et non *pourquoi* les faits sont tels que l'observation les révèle. Il ne nous fait entrevoir aucune des raisons profondes des choses et, comme résultat pratique, en ne concédant aux hommes d'autre fin dernière que le néant, il aboutit logiquement au pessimisme et même au nihilisme. Le second, au contraire, veut répondre aux graves questions qui inquiètent tout être pensant. Son hypothèse, il est vrai, est complètement en défaut sur les origines, mais en revanche, elle fournit sur la vie et sur la mort des explications logiquement acceptables. En donnant à l'homme

l'immortalité, il l'aide à supporter les misères de ce monde par l'espérance d'une vie meilleure; il l'invite à bien faire, par l'appât d'une récompense éternelle et tend à assurer l'ordre social et l'ordre moral.

En résumé, aux trois questions que comporte le problème de notre destinée: d'où venons-nous? qui sommes-nous? où allons-nous? le matérialisme ne donne que des réponses étrangement tronquées et pratiquement inacceptables, tandis que le spiritualisme répond mal à la première, mais complètement aux deux dernières et en déduit une doctrine dont les résultats pratiques sont excellents.

Le spiritualisme se présente donc comme fournissant une solution approchée du problème, et on peut se demander si les lacunes, que présente l'hypothèse sur laquelle il repose, ne pourraient pas être comblées de manière à donner de nos origines une explication satisfaisante.

GÉNÉRAL ABAUT.

La photographie transcendantale

Depuis longtemps la photographie transcendantale a éveillé l'attention des esprits chercheurs. La grande préoccupation des hommes fût toujours de savoir si nous disparaissions en entier à la mort ou si quelque chose survivait de notre être. Les matérialistes ont beau prétendre qu'au jour suprême, tout entre dans le néant, des milliers de faits, rigoureusement contrôlés, sont là pour établir la réalité de la survivance.

La preuve photographique n'est pas un des moindres. Devant un cliché pris avec toutes les garanties de contrôle voulues, quelles objections présenter? Les grands mots d'illusion, d'hallucination, d'auto-suggestion, etc., ne sont plus de mise. La chambre noire est un témoin impartial en raison de sa matérialité et de son fonctionnement mécanique ; les clichés qu'elle fournit sont la fidèle image, la reproduction des choses réelles qui s'inscrivent sur la plaque sensible.

Jusqu'à maintenant, certaines conditions ont été indispensables pour obtenir des images photographiques de l'invisible. Il faut que l'opérateur soit une personne douée de facultés psychiques particulières — qu'il soit médium — pour que les êtres, peuplant le monde invisible, puissent emprunter, dans l'extériorisation fluidique du sujet, des éléments leur permettant de se matérialiser suffisamment pour impressionner la plaque sensible. Il faut compter aussi avec certains autres éléments de réussite, dont la nature, jusqu'à présent, nous est inconnue, mais la voie est ouverte aux chercheurs.....

C'est pour les encourager, qu'un grand philanthrope, M. Emmanuel Vauchez, fonda la Société d'Étude de la Photographie transcendantale, dont M. Foveau de Courmelle est le président. Elle a décidé de décerner un prix de 50.000 francs à la personne qui, par un appareil approprié ou un produit chimique à déterminer, permettra de photographier à volonté et sans médium, les radiations et les êtres de l'espace.

Rien n'est impossible, mais nous pensons que de longtemps encore, on ne pourra se passer de l'intermédiaire de médiums.

Il existe un certain nombre de médiums à photographie, en Angleterre et en Amé-

rique. Le plus extraordinaire et le plus remarquable des photographes psychiques, dans le monde, est incontestablement le docteur Keeler, de Washington. Il a pu envoyer à des centaines de personnes, dans le monde entier, des photographies des esprits de leurs défunts, et cela à quelques distances que soient ses correspondants et bien qu'il n'ait jamais entendu parler d'eux. Il a suffi de faire parvenir une photographie au Dr Keeler, avec des vœux de réussite, pour recevoir, dans un temps normal, la photographie d'esprits, parents ou amis.

En 1908 déjà, le commandant Darget, qui était en correspondance avec Blackwell, de Londres, s'occupant beaucoup de photographies de l'invisible, apprit de celui-ci que le docteur Keeler, habitant Washington, obtenait fréquemment des photographies de personnes décédées. Le commandant résolut de tenter une expérience. Il adressa au médium photographe son propre portrait et une mèche de cheveux de sa belle-mère, morte quelque temps auparavant, plus une somme de deux dollars, destinée à couvrir les dépenses. Il ne donna aucune indication au médium sur l'âge, le sexe ou la parenté de celle qu'il désirait voir se manifester photographiquement. Un mois après, le commandant Darget reçut du docteur Keeler une photographie dans laquelle il reconnut parfaitement sa belle-mère. Mme Darget n'eut pas, non plus, le moindre doute. La ressemblance frappante fut de plus affirmée dans des procès-verbaux que signèrent des voisins, la couturière qui habillait la mère de Mme Darget et le docteur Papus qui l'avait soignée ; détail important, on remarquait sur cette photographie posthume que les cheveux s'arrêtaient un peu au-dessus de l'oreille gauche ; or, quelques heures après la mort de sa mère, Mme Darget avait coupé à celle-ci, une mèche de cheveux au-dessus de l'oreille gauche, cheveux qu'elle désirait conserver à titre de souvenir (1). Ce détail nous paraît important.

La grande Revue illustrée *Communication* recevant fréquemment, de ses lecteurs, des demandes de renseignements et notamment sur les moyens qu'il convenait d'utiliser pour développer les facultés médiumnimiques permettant de réussir de photographier les invisibles, celle-ci a eu la bonne pensée d'écrire au docteur Keeler, pour le prier de lui donner son opinion sur ce sujet. Nous sommes heureux de donner ici la traduction de l'intéressant article que le célèbre médium a adressé à la Revue américaine : (2)

« Bien souvent, des aspirants photographes-spirites m'ont demandé le moyen de mener à bien leurs expériences et de développer leurs facultés naissantes. Cette sollicitation laisserait supposer que je sais moi-même quelle est la nature de ce don ou de ce pouvoir, et ce qu'une autre personne doit faire pour obtenir des résultats, lorsqu'elle suppose qu'elle a des aptitudes. Hélas, jusqu'à ce jour, les plus grands savants ne peuvent pas expliquer ce que sont telles manifestations de l'énergie, de la lumière, de la gravitation, de l'électricité. Comment pourrais-je raisonnablement fournir une claire explication de ce que sont ces forces ou pouvoirs naturels, qui sont utilisés et prouvés par la médiumnité, notamment pour ce qui concerne la photographie des esprits? Les plus habiles des savants sont battus, dans ce jeu audacieux, je le répète. Plus on constate la réalité de ces phénomènes, plus ils s'accumulent, moins on est capable d'en exposer la raison première et la loi. En photographie spirite, jusqu'à ce

(1) *La photographie transcendantale.*
(1) Traduction de M. Pascal Forthuny.

que la plaque soit développée, on ne sait pas ce qui va apparaître; visage d'un parent, d'un ami, d'un étranger, masse d'esprits, ou individu isolé? On ignore tout. On ne sait pas davantage la nationalité de ces êtres qui reviennent dans la chambre noire. Sera-ce une fleur que l'on trouvera sur la plaque, ou un dessin conventionnel, un diagramme géométrique, des formes mathématiques, le tableau d'une maison, ou l'intérieur d'un logis, un paysage de terre ou une marine, un texte écrit ou imprimé... ou bien une plaque vierge, sans image, ou encore une plaque où l'on ne voit qu'une chaise, dont l'occupant mystérieux s'en est allé au moment où il allait être photographié? Que dis-je? Est-ce un ovale, un cercle, une forme illisible, une vapeur, des images positives ou négatives combinées? Pendant plusieurs jours, on s'essaye, on fait des épreuves nulles. Et puis, cela repart. Le mieux que nous, mortels, puissions dire, pour comprendre tout cela, c'est que ces phénomènes nous conduisent à la frontière de la connaissance et nous avertissent de l'énigme que présente l'étude de ces forces naturelles impénétrées. Ce que l'on sait seulement, c'est qu'il y a des personnes qui ont assez de pouvoir pour provoquer et aider les résultats, que ces pouvoirs peuvent être donnés, interrompus ou retirés. Ce sont mes conclusions, sur le principe, et chacun eut pu les exprimer autant que moi.

« Né et élevé dans une petite ville, à environ 20 milles de New-York, en Long Island, et ne sachant rien du Spiritisme, je grandis dans une famille où, peu à peu, les manifestations se produisirent. Nous étions souvent étonnés de phénomènes singuliers : coups et chocs de toute nature dans la maison, lumières brillant dans la nuit puis s'éclipsant, objets déplacés sans contact. Nous ne pouvions nous opposer à ces « dérangements », en étions ennuyés, mais prenions patience puisqu'il était impossible de les faire cesser. Mais cela provoquait entre ma famille et nos amis de véritables motifs de trouble et de désaccord. Certains venaient nous voir, à notre maison de campagne, pour passer une semaine, mais la semaine ne s'achevait pas sans qu'ils repartissent. Ils en avaient bien vite assez ! Après une nuit, quelquefois, c'était suffisant. On nous accusait de tricher et de chercher ainsi à éloigner les gêneurs. En vain nous protestions, essayant d'expliquer que nous étions importunés tous les premiers. Ces gens riaient, ignorants des raisons véritables, et refusaient de nous croire. L'un de ces visiteurs pourtant ne se laissa pas rebuter. Il résolut, malgré l'incommodité de notre demeure, d'y résider une semaine, puisqu'il était venu pour ce temps-là. Il *tint* trois nuits, et puis, renonça. « Je m'en vais, dit-il, je n'ai jamais été traité si mal ! » Il nous dit que des formes lui apparaissaient, lui parlaient, l'empêchaient de dormir : il y en avait de tous les genres, même des Peaux-Rouges. Il donna ce détail que l'un des Indiens était grand au point de ne pouvoir, sans se baisser, passer le seuil de la chambre. C'en était trop : notre ami fâché s'en alla, indigné et jurant qu'on ne l'y prendrait plus.

« Quand j'étais encore un tout jeune homme, mon père me donna un appareil photographique : un beau cadeau, à l'époque. Je m'en servis tout de suite. Nous n'avions aucune idée de ce que pouvaient être les photographies des esprits. J'en réussis immédiatement. Quel que fut le « sujet » de mes photographies, des figures humaines y étaient visibles, en développant l'épreuve. C'était comme une mystification, mais bientôt le raisonnement se forma dans nos cervelles et nous comprîmes qu'il n'y avait

là aucune farce. Ce fut le jour où j'obtins un portrait de feue ma grand'mère et d'une servante négresse, morte elle aussi.

« Je puis dire que ce pouvoir me fut accordé comme une part même de mon développement normal, c'est-à-dire comme l'exercice des sens, la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat et aussi comme la faculté de penser. Que dirais-je donc à ceux qui cherchent une *méthode* pour susciter en eux ce don? N'y a-t-il donc aucun espoir pour eux? Si j'en juge par ma propre expérience, et par des cas que j'ai eu l'occasion d'observer, je crois pouvoir leur dire qu'en effet il y a de l'espoir. Tout individu bien constitué, solide, vigoureux, de pensée saine, peut toujours espérer développer en lui le pouvoir que j'ai moi-même, en suivant une sorte de cours d'entraînement qui, selon les circonstances, peut durer de deux... à quinze ans.

« Mais ce que je tiens à dire, c'est qu'il ne suffit pas de désirer dans son cœur obtenir une médiumnité quelle qu'elle soit, pour qu'il s'en suive qu'on doive l'obtenir. Il n'y a pas deux médiumnités semblables en ce bas-monde. L'individualité modèle la médiumnité, comme elle modèle tout, dans l'être humain. La nature abhorre la duplication absolue. Elle n'aime pas se recommencer sans variantes. Ce dont je suis bien convaincu, c'est que ce mode de médiumnité appelé « photographie spirite », est une forme ou un degré d'une faculté de *matérialisation*, car, j'en ai la preuve par moi-même, il m'apparaît très nettement que les photos spirites sont faites, formées, *matérialisées*, avec de la lumière ou avec quelque chose qui est analogue à la lumière, *condensée* sur la surface de la plaque : et il ne s'agit pas là de cette lumière que nous connaissons, nous, mortels, de cette lumière des physiciens ordinaires qui la font passer dans des lentilles de verre pour mieux voir se fuseler ses rayons.

« Pour moi, aucun appareil de cette sorte n'est nécessaire. J'ai souvent obtenu des images sans utiliser l'appareil photographique et, d'autres fois, j'ai souvent photographié *tout* autour d'une personne qui posait, sans photographier cette personne elle-même ! Nos esprits collaborateurs peuvent empêcher que tout ou partie d'une photographie déterminée soit reporté sur la plaque. Ils peuvent aussi bien impressionner la plaque sans qu'il soit fait usage de l'appareil.

« Je vais rappeler un cas, assez curieux, de développement des facultés médiumnimiques, sans l'aide ni le conseil méthodique de personne. Celui auquel je pense était un réputé docteur en médecine. Il est mort il y a quelques années, en un âge avancé. Il devint médium et son pouvoir ne fit que de se développer d'année en année, jusque dans son extrême vieillesse, alors que le temps avait beaucoup épuisé son corps. Le cas du Rév. Stainton-Moses, le clergyman anglais bien connu, est, en somme, analogue. Lui aussi s'occupa de photographie spirite, plutôt en sceptique, et pour « découvrir la truquerie », de façon à désabuser quelques amis spirites qu'il estimait trop crédules. Il voulait éviter à ceux-là le péril de l'hallucination, et la sottise de croire au retour des esprits sur des plaques photographiques. Mais il reconnut que c'était là, non une supercherie, et bien plutôt une vérité certaine. Après mûre enquête, il s'intéresse au problème : des centaines d'épreuves, incontestables quant à la probité de l'expérience, furent réalisées devant lui et par ses soins. Et, à la fin, ses facultés personnelles se manifestèrent, se développèrent, en sorte qu'il obtint, à lui tout seul, comme mon médecin de tout à l'heure, des résultats magnifiques. Cela est un moyen

que je considère comme excellent, et comme efficace, pour se cultiver dans le sens de la médiumnité photographique ; c'est peut-être le meilleur et le plus sûr. Il a pour avantage que les novices y bénéficient, grandement et précieusement, de la protection des médiums expérimentés, qui travaillent avec eux, pour les convaincre, puis pour les instruire. Mais n'y a-t-il pas d'autres moyens? La réponse peut être ainsi formulée : tout exercice de la puissance médiumnimique, toute pratique persévérante tendant à développer les forces magnétiques de l'esprit et du corps, *dans de bonnes conditions* de santé morale et physique, avec beaucoup de patience, doivent concourir à l'épanouissement des pouvoirs psychiques, s'ils existent dans l'être qui cherche à les faire naître. Lorsqu'un de ces « étudiants » en vient à obtenir, en quelque genre que ce soit, un phénomène spirite quelconque, dites-lui d'essayer sa force avec un appareil photographique, avec des plaques soigneusement enveloppées dans du papier noir, afin de les protéger absolument contre l'action de la lumière. On peut utiliser la même plaque pendant plusieurs séances de pose. Si, au développement, elle ne montre rien, il faut recommencer, encore et encore, jusqu'à ce que quelque chose y apparaisse. A ce moment, il est bon de prendre une nouvelle plaque : presque certainement, puisque l'on a eu un premier résultat, dès que l'on essaye la plaque nouvelle, on a un bon résultat..... et une grande joie.

« L'expérience a démontré que l'on peut obtenir des photographies différentes sur des plaques ensemble liées en un seul paquet, ou dans des boîtes de plaques *qui n'ont pas été ouvertes*, parfois même sans que l'oculaire de l'appareil ait été démasqué, et dans l'obscurité aussi bien qu'à la pleine lumière. On ne doit pas se mêler de diriger le travail des ouvriers-Esprits, des guides, qui sont souvent de grands artistes. S'il n'y a pas d'ouvrier-Esprit, il n'y a pas de photographie spirite. Une image ne peut être obtenue que s'il y a un guide convenable à la provoquer, ou un esprit qui, « sachant son métier », travaille avec le guide. Soit dit en règle générale, le *médium* né et non développé, est, si l'on veut accepter cette image, comme une porte ouverte pour permettre la visite des esprits indésirables — ces esprits lourds qui cherchent à influencer tout ce qu'ils peuvent — comme, également, pour faciliter la venue des plus hauts Esprits qui, sous certaines conditions heureuses et favorables, trouvent le moyen de nous signaler leur présence. Si l'on s'est acquis la tutelle d'un guide de bonne qualité, ces hauts Esprits facilitent l'éclosion d'une bonne médiumnité, et contribuent à la production des résultats harmonieux et probants.

« Si l'on a constitué un petit « groupe de culture spirite pour le développement des facultés », il est très imprudent d'y introduire de nouvelles personnes. Toutes les précautions possibles doivent être prises pour assurer le bon ordre du travail, car, par l'accession d'un nouveau membre, on pourrait établir la subordination du groupe à un fort esprit dont l'emprise serait bientôt très difficile à écarter : il lutterait énergiquement pour n'être pas expulsé, et ferait tout pour continuer à nuire. Mon expérience me permet de dire qu'on peut seulement développer les facultés médiumnimiques photographiques qu'en s'assurant l'auxiliaire d'un esprit déjà développé et avancé dans le même sens.

« Certaines personnes se servent de plaques magnétisées : ce procédé peut rendre des services, mais le succès ne pourrait en être, pour cela, garanti. Il y a tant et tant

de choses dans cette sorte de phénomène, qui ne peuvent être expliquées par un raisonnement initial ou une méthode préconçue, que personne ne sait vraiment le procédé pour réussir à coup sûr. Certain étudiant en matière de photographie spirite, aspirant ardemment à posséder la médiumnité, depuis des années recherchait les moyens de triompher, en employant des plaques minutieusement enveloppées et préparées selon la règle. En développant ces plaques, rarement il obtenait un semblant de résultat. Mais s'il venait chez moi et développait ses plaques en ma présence, bien que je ne visse ni ne touchasse rien, bien que je ne m'occupasse absolument pas de ce qu'il faisait, par une étrangeté que je ne me charge pas d'expliquer, son travail aboutissait à des résultats excellents. Que conclure?

« J'ajouterai ceci : ceux qui cherchent à devenir médiums photographes, doivent avoir comme principe la volonté de tolérer toujours les critiques de leurs adversaires et ennemis, et d'endurer toutes les railleries dont ils peuvent être l'objet. Cette abnégation servira à la formation, en eux, de cette sorte de haut caractère qui distingua Socrate, assez généreux pour remercier les dieux de lui avoir donné une aussi mauvaise femme que l'était l'irascible Xantippe, et reconnaissant en ce don peu plaisant comme la preuve que la Divinité prenait plaisir à éprouver son bon et inaltérable caractère, puisqu'il ne s'irritait jamais d'avoir été pourvu d'une compagne entre toutes exécrable. Son talent à se « mettre au-dessus de ces petites misères » est un des plus beaux témoignages de mansuétude et d'impassibilité que l'histoire des temps anciens ait légué aux générations et aux médiums de l'avenir !...»

» Dr KEELER. »

Un récit sincère

Nous recevons de Mme E. de Breuil, 20, rue de l'Éventail, Le Mans (Sarthe) l'intéressant récit d'une manifestation, après la mort, dont elle a été le témoin et le personnage principal :

« Ayant perdu mon mari, j'eus aussitôt l'idée de m'adresser à des médiums pour essayer de communiquer avec lui. N'en connaissant pas, je m'adressais à un libraire qui a bien voulu me remettre une liste d'adresses.

« Le premier que j'ai vue, Mme E., me dit : Vous venez au sujet de votre mari, décédé récemment. Je le vois avec sa mère, il est heureux. La voyante me décrit très exactement mon mari et sa mère. N'ayant jamais vu ma belle-mère, j'ai pu vérifier, plus tard seulement, l'exactitude de cette seconde description, par des personnes qui l'ont connue de son vivant.

« Le médium continue : Un grand bonheur vous attend dans votre hôtel ; est-ce vrai que vous habitez un hôtel? — Oui, répondis-je. — J'entends mal, je comprends seulement que ce grand bonheur sera une manifestation de votre mari, termine la voyante.

« Je la quittai fort sceptique sur ce qu'elle venait dé me dire. Cependant, le lendemain, toujours dans le plus strict incognito, je me rendis chez un autre médium, Mme B., qui ignorait complètement qui j'étais. Là, j'eus l'émotion d'entendre des coups frappés dans la table immobile autour de laquelle nous étions assises.

« Les coups désignèrent les lettres suivantes : JEMEPRÉPAREJEVIENDRAI FRAPPERCESOIRSURTONLITROSEE. — Je me prépare je viendrai frapper ce soir sur ton lit rosée.

« Je fus surprise de voir deux e à rosée. Mme B. me demanda : Est-ce que vous avez un lit rosé? — Non, répondis-je. Très étonnée je demandais si la communication était terminée. Deux coups furent frappés dans la table, ce qui, d'après les explications qui me furent données, signifiait non. Nous reprîmes l'alphabet et on nous dicta STMEDIUM, ce qui donnait tout réuni et lettres séparées : Je me prépare je viendrai frapper ce soir sur ton lit. Rose est médium. Je poussais un cri de surprise! J'avais enfin compris.

Rose est une veuve qui avait soigné mon mari avec dévouement pendant sa maladie. Il m'annonçait qu'elle est médium. Personne, ni elle-même, ne s'en doutait.

Mme B... étant en même temps que médium typtologue, médium écrivain, sa main s'empara d'un crayon et elle obtint de cette façon une dictée qui me disait, en substance : qu'avec la présence de Rose je pouvais obtenir dans ma maison des coups frappés, que je devais la tenir le plus possible dans ma chambre, son fluide étant nécessaire pour obtenir ce phénomène. Rose continuant à être à mon service, cela m'était facile.

« En rentrant chez moi, j'eus soin de ne rien dire à ma bonne de ce qui venait de se passer, mais peu après mon retour, elle vint me chercher effarée, s'écriant : « Madame, ça cogne dans la salle. » Je lui répondis : « N'ayez pas peur, c'est sans « doute mon mari qui frappe. » (Il l'avait annoncé !...) Je la suivis dans la salle à manger où on entendait des coups violents dans la table. J'avoue que j'étais émotionnée. Seule avec cette bonne dans la maison mortuaire, rien ne peut donner l'impression de la solennité de ces coups !... dans le silence de cette solitude.

« Je m'approchais de la table et je parlais. Les coups s'arrêtèrent comme pour m'écouter... Je m'écriai : « Mon cher André, si c'est toi, tu connais la manière de me « répondre, deux coups pour non, trois coups pour oui. » Aussitôt trois coups retentirent.

« D. : Est-ce bien toi mon cher André? Par trois coups, il donne une réponse affirmative.

« D. : Est-ce que tu souffres?

« R. : Deux coups (non).

« D. : Alors tu es heureux?

« R. : Trois coups (oui). — J'étais transportée d'émotion et de joie.

« D. : Alors, c'est vrai le spiritisme et on vit toujours?

« R. : Trois coups très forts (oui).

« D. : Oh ! mon cher André, que je te remercie, que tu me console !

« J'étais transportée d'enthousiasme, je ne savais comment le remercier et je lui demande encore : « As-tu besoin de prières? »

« R. : Deux coups (non).

« D. : Mais est-ce que les prières peuvent t'être agréables?

« R. : Trois coups (oui).

« D. : Peux-tu venir frapper dans ma chambre ainsi que le médium l'a annoncé?

« Trois coups énergiques donnèrent cette assurance.

« Je rentre dans ma chambre où les coups m'accompagnèrent. J'étais trop troublée pour songer à obtenir des phrases par l'alphabet. Je lui demandais seulement s'il reviendrait le lendemain. Il me répondit par trois coups affirmativement. Ensuite des coups très forts furent frappés sur le lit, comme il l'avait annoncé par Mme B. Des petits coups se firent encore entendre tout autour de la chambre.

« Je dis : « C'est toi, mon cher André », et aussitôt des quantités de petits coups vinrent résonner près de mon lit. Je finis par m'endormir au murmure des coups assourdis, qui reprirent le lendemain à mon réveil. Je fis venir Rose et moyennant l'alphabet, nous eûmes une communication où il me conseilla entre autre, de remettre à huit jours, un voyage, me disant que le temps, qui était très froid depuis quelques jours, deviendrait doux. Ce qui arriva, en effet, bien que ce fut en février.

« Si j'étais près de mourir, j'affirmerai encore la sincérité désintéressée de ce récit, dont le souvenir m'émeut profondément. J'espère qu'il consolera quelques âmes affligées.

E. DE BREUIL. »

Chronique Étrangère

La justice reste sévère, en Angleterre, pour les « liseurs d'avenir ». Les tribunaux leur sont inexorables. Mais ces rigueurs vont peut-être se trouver atténuées. Sir Oliver Lodge, Sir William Barrett, Sir Conan Doyle viennent de rédiger une *Pétition au Roi* où ils prennent énergiquement la défense des « voyants » dignes du nom. « Nous insistons, disent-ils, pour une révision des lois sur ce point. Ces lois datent d'une époque ignorante des vérités du psychisme, du temps où l'on ne parlait encore que de *sorcellerie* et où l'on ne faisait aucune différence scientifique entre la réalité et le mensonge dans les questions psychiques. Nous désirons que l'on tienne mieux compte de l'existence de pouvoirs aujourd'hui reconnus par la science, et respectables tant qu'ils ne servent pas à tromper les crédules. Nous demandons que la loi soit appliquée seulement à cette catégorie d'individus farceurs et vagabonds qui se moquent du monde, et qu'elle n'atteigne pas ceux qui disposent de véritables pouvoirs de clairvoyance».

Les vrais spirites eux-mêmes ne savent-ils pas se protéger, à l'occasion, contre les exploiteurs? C'est ainsi qu'à Johannesburg, ils viennent de faire insérer, largement, dans les journaux, un avis d'avoir à se méfier et même à s'éloigner absolument de tout « médium » qui ne posséderait pas son « Certificat de l'Union Spirite Sud-Africaine ». C'est bien là déclarer une guerre ouverte « aux charlatans qui, est-il dit dans l'*avis*, exploitent le Spiritisme et avec lesquels nous devons éviter toute occasion de rencontre ». Si de telles précautions peuvent convaincre les juges que le Spiritisme n'est pas passible de leurs codes, tout sera bien, et la « main de justice » ne soufletera plus, inconsidérément, la vérité.

Les spirites, à vrai dire, ne tendent pas toujours la joue gauche. Après le voyage de Sir C. Doyle en Australie, voici celui du Rev. Waltern Wynn, au Sud-Africain, pour une suite de conférences sur le Spiritisme. Prévenus de son arrivée, les présidents de la *Baptist Union* et de la *Natal Baptist Association* déclarent, dans la presse, n'avoir

rien de commun avec le conférencier et les sujets qu'il traite. Ils s'attirent aussitôt cette réponse : « Le Rév. Walter Wynn adresse à ces messieurs, totalement inconnus de lui, ses remerciements sincères pour avoir publié qu'il n'est pas ici par invitation de la *Baptist Union of South Africa*. C'était d'ailleurs un fait évident. S'il avait été invité par cette Union, il n'aurait pas accepté. Il est venu parler au peuple Sud-Africain sans mensonge. Ce qui l'étonne seulement, c'est que les porte-paroles de la *Baptist Union* et de la *Natal Baptist* se « dissocient » de ce qu'ils appellent l'« enseignement spirite », qu'ils ne connaissent même pas. Je les invite à venir dimanche soir à ma conférence et je serai satisfait de les voir face à face. J'estime que l'Afrique du Sud est une libre contrée et qu'il est légal et permis d'y parler, sans consulter tout d'abord ces Messieurs, pour connaître leurs opinions personnelles sur une question qui préoccupe les plus grandes intelligences de ce monde. » Voilà qui est fort bien répliqué et ce ton devrait être celui de tous les Spirites qui se trouvent en présence d'adversaires de mauvaise foi.

Autrement respectueux de ce qu'il ne connaît pas, est ce prêtre qui, dans le *Yorkshire Observer*, blâme les ecclésiastiques trop empressés à dénigrer le spiritisme, avant de l'avoir étudié : « Quoique nous puissions penser du Spiritisme, dit-il, c'est le comble de la stupidité de supposer que nous allons l'anéantir en riant aux éclats ou en le qualifiant absurde. Au contraire, nous devons l'examiner avec révérence, discrétion, sagesse, et animés de la crainte d'offenser Dieu. Il est vraiment pitoyable d'entendre de quelle façon on traite ce grand sujet, du haut des chaires chrétiennes ; en montrant une ignorance profonde comme l'abîme, on y croit « régler le compte » du Spiritisme, parce qu'on s'est moqué de lui avec des mots d'esprit à bon marché. L'attitude la plus correcte est celle de celui qui ne sait pas encore, qui n'affirme ni ne s'obstine à nier, et qui demande à voir. »

Il peut, du reste, arriver, comme cela vient de se produire dans la province de Para, au Brésil, que les Esprits s'appliquent à convaincre, *de visu*, les membres du clergé hostiles à la vérité du Spiritisme. *O Clarim*, de Mattao, signale ce curieux fait, qu'il appuie sur des témoignages sérieux. A Vigia, au cours d'une séance chez l'avocat Henrique Palha, des pierres sont projetées sur la table. L'une des pierres porte une inscription par laquelle une personne présente est invitée à écrire sous la dictée des Esprits. Cette personne est un enfant *qui ne sait pas le latin*. Un message *en latin* lui est dicté, adressé à un religieux du pays, qui s'est maintes fois signalé par ses fureurs contre les spirites. Le « père » considère d'abord qu'il y a là une fraude, mais dans un seconde séance, un nouveau message latin est produit, en des termes tels que toute supercherie est impossible. Ce que voyant, le prêtre reste très troublé et éprouve le besoin d'aller relater à son évêque les faits dont il fut témoin et la perplexité où il se trouve.

Que pensera, du phénomène suivant, ce prêtre brésilien qui s'est peut-être aujourd'hui réconcilié avec le Spiritisme?

On sait que les phénomènes d'audition, par les vivants, de « musique astrale » ont été de longtemps certifiés par de nombreux témoins. Le *Light* du 11 juin en signale un cas tout récent, mentionné par un correspondant entièrement digne de foi, Mrs L.-C. Gilmour, de Brockville (Canada). Un malade en danger de mort réclame un prêtre.

On court chercher le plus prochain qui, lui-même, extrêmement souffrant, n'hésite pas à se lever et à porter le viatique au mourant. Sa mission terminée, il tombe dans un tel état de faiblesse qu'on doit l'étendre sur un canapé. Il y décède après quelques heures et aussitôt, toutes les personnes présentes perçoivent, à la perfection, de suaves harmonies, qui emplissent toute la demeure.

Et voici d'autres faits, récemment signalés par la presse mondiale :

Les phénomènes de « poltergeist » se font assez fréquents en ce moment. En Colombie, on a signalé le cas de la maison Russi, assaillie, plusieurs jours de suite, par un invisible lanceur de pierres. En Nouvelle Galles du Sud, un cas analogue est relaté par le *Harbinger of Light* du 1er mai. La maison d'un chef d'équipe, cinq jours consécutifs, a servi de cible à un esprit facétieux, qui s'est amusé à y casser de nombreuses vitres. Le logis, encerclé par un double cercle d'agents de police et de telle manière qu'une supercherie soit absolument impossible, a continué à subir un « bombardement » régulier, alors que des coups violents étaient frappés sur les murs des chambres. On a enfin découvert que le jeune fils du chef d'équipe était médium physique. Quand il fut éloigné, les phénomènes cessèrent. — Un autre cas de « poltergeist » est signalé en Bavière, à Wunsiedel. La maison d'un cordonnier a soudain toutes les vitres de ses fenêtres brisées par la projection d'innombrables clous. Le phénomène se renouvelle pendant six jours, en dépit de la surveillance la plus rigoureuse. La mitraille des clous s'abat, en pleine lumière, l'après-midi. Le village s'effraie du « prodige », et, pour les protéger contre un maléfice qu'ils ne s'expliquent pas, les paysans n'envoient plus leurs enfants à l'école et les gardent enfermés à la maison.

Le *Light* du 25 juin dernier, sous la plume de F.-E. Leaning, rappelle un fait d'expérience relaté par celui qui en fut le témoin : le linguiste John Mason Neale. Une nuit, revenant de la ville à son village, il voit, sur le chemin, une femme qui a été enterrée la semaine précédente. Stupéfait, il lui adresse pourtant la parole et l'apparition lui dit : « Allez voir mon mari, et prévenez-le que je suis irritée, car il n'a pas fait (dans un village voisin) la visite qu'il m'avait promis de faire, au moment de ma mort. » Néale se rend chez le mari, et transmet l'ordre de l'Astral. L'homme est bouleversé : « Comment avez-vous pu connaître cette circonstance? Personne sur la terre n'en est instruit ! » Le savant raconte alors la scène sur la route, et l'époux, convaincu, accomplit l'acte auquel il s'était engagé, au lit de mort de sa femme.

La *Revista psiquica*, de Valparaiso, publie, sous la signature Albert Marchon, une « histoire de sorcier argentin » que l'auteur tient d'un Français, M. Auguste Guérin, ayant résidé longtemps dans la pampa. M. Guérin, connaissant à merveille les dialectes des Indiens, s'entretient un jour, au cours d'une halte en rase campagne, avec l'un de ces mendiants indigènes que la rumeur populaire prétend pourvus de pouvoirs étonnants. L'homme, sollicité de faire une expérience, déclare au voyageur qu'il va obliger ses 21 serviteurs et ses chevaux, campés à près d'un kilomètre, à venir faire cercle autour de lui. Puis il concentre fortement sa pensée. Un à un les domestiques se rapprochent, s'assoient près de leur maître. Puis ce sont les montures qui, d'elles-mêmes, viennent comme l'avait prédit le sorcier. Simple télépathie? C'est peu probable. L'Indien ne parle qu'un obscur dialecte que ne comprennent pas les serviteurs argentins,

chiliens ou péruviens. Et comment expliquer par la télépathie l'acte des chevaux? Cette singulière expérience a été complétée en moins d'une demi-heure.

Pendant son voyage en Australie, Sir Conan Doyle a rencontré un étonnant guérisseur-voyant, M. J. Bloomfield, de Melbourne. Cet homme, un jour, croise dans la rue, deux personnes qu'il ne connaît pas. A l'une, il dit : « Madame, je vois à travers votre corps. Près du foie, je distingue une grosse tumeur. Faites-vous opérer. Le mal n'a rien affecté dans son voisinage. Vous vous en tirerez très bien. » L'opération a lieu et réussit à merveille, comme l'a prédit le voyant. Sir Conan Doyle, très intéressé par ce fait, conduit son propre fils, Denis, à M. Bloomfield : Le jeune Conan Doyle est souffrant d'un mal indéterminé. Le voyant le considère quelques minutes, puis : « Votre maladie, dit-il, est dans l'intestin et dans la tête. » Il ajoute des détails si précis quant au processus de la maladie, que Sir Conan Doyle en reste fort émerveillé. « Je n'ai jamais vu, écrit-il, un médecin établir un diagnostic aussi sûr, aussi positif. » Bloomfield a donné depuis un an, 3.000 consultations. Mais il n'en a point donné au bon spirite Peebles, car celui-ci n'est en aucune façon malade. Ce vétéran du Spiritisme, le docteur J.-M. Peebles (Australie), qui vient d'entrer dans sa centième année, adresse à tous les spirites du monde un salut fraternel. Malgré son âge, il se sent, dit-il, toujours aussi dispos pour écrire des articles en faveur de notre cause et pour la soutenir du haut de la tribune. Nous exprimons à cet « ancien » nos remerciements et nos vœux, de la part des lecteurs de la *Revue Spirite*.

Nos lecteurs sont au courant des travaux du docteur Gustave Geley, du professeur Richet, de Crawford, de Sir Oliver Lodge, et d'autres savants français et étrangers, concernant l'*ectoplasme* et les phénomènes auxquels ils contribuent. Les recherches continuent sur ce sujet qui est si loin d'être épuisé, et voici qu'en Angleterre, M. F.-R. Melton croit pouvoir affirmer que l'ectoplasme aurait une odeur caractéristique, assez assimilable à celle de la terre mouillée. En mentionnant l'intérêt de ce point de vue nouveau, le *Light* fait observer que c'est là seulement une première constatation et qu'il est très présumable que si l'ectoplasme a une odeur, il en doit changer selon les conditions physiques et mentales des médiums employés. Quoi qu'il en soit, l'affirmation de M. Melton vient d'ouvrir de nouveaux horizons à la science du psychisme. Elle nous servira de transition, en cette chronique, pour passer du domaine de l'expérience à celui de la doctrine. C'est un point de vue purement doctrinal en effet que celui de ces « relais de médiums terrestres et désincarnés », dont nous allons parler.

M. Steckenreiter, président de l'Assemblée générale des Spirites de l'État de New-York, vient de formuler l'hypothèse que les Esprits, dans l'Au-delà, utilisent les facultés intellectuelles de savants comme Édison, Einstein et autres chercheurs, pour transmettre à l'humanité de nouvelles découvertes. En Angleterre, le docteur Ellis Powell exprime la même pensée en disant : « Il y a probablement, aujourd'hui, des milliers d'individus qui agissent utilement parmi nous sous l'inspiration et la direction des Esprits, tout en restant absolument ignorants des sources extra-terrestres d'où leur viennent leurs inspirations ». C'est en développant cette pensée, que le docteur E. Powell arrive à cette curieuse suggestion qui n'a rien d'invraisemblable : « Ne peut-on supposer, déclare-t-il, que *de l'autre côté* comme du nôtre, on se sert de médiums pour les communications? J'ai été amené à constater, par expérience, que, dans certaines séances,

pour un médium *vivant* dans le groupe, il y avait jusqu'à quatre ou cinq médiums *parmi les Esprits consultés*. Notre médium était en contact avec un médium des plans inférieurs de l'Astral. Et ce « médium-esprit » était lui-même contrôlé par un médium désincarné, plus élevé que lui ; ce contrôleur était lui-même au service d'un autre médium, d'une qualité plus affinée, et ainsi, par une chaîne de médiums d'essence de plus en plus subtile, pouvions-nous entrer en communication avec le Haut-Guide qui s'adressait à nous. Je ne puis mieux comparer cette suite de transmissions qu'à un relai de chevaux, sur une route, pour un messager qui, en l'occurrence, était la pensée du Grand Esprit à qui nous avions affaire ». L'image est séduisante et, prise en soi, ne contredit rien de la doctrine Kardeciste.

Et voici un autre point de doctrine dont nous aurons vraisemblablement l'occasion de reparler.

Un problème particulièrement délicat préoccupe les spirites anglais. Sans nous aventurer à exposer une opinion personnelle, nous croyons de notre devoir d'informateur de mentionner la nature de ce troublant problème. « Les animaux survivent-ils? Ont-ils une âme, et quelle sorte d'âme? » M. Horace Leaf va publier, l'automne proche, un très important ouvrage sur ce sujet, et le docteur Ellis Y. Powell envisage la question dans plusieurs publications britanniques. On sait que des photographies d'animaux morts ont été obtenues en plusieurs circonstances et, par ailleurs, il a été officiellement mentionné, dans les cercles les plus rigoureusement contrôlés, que des témoins avaient senti sur leurs mains le souffle d'une bête, entendu des aboiements ainsi que le bruit significatif de pattes de chiens invisibles, marchant sur le plancher. Mais ces données restent, à notre jugement, insuffisantes pour établir une loi de survivance pour nos « frères inférieurs » et surtout pour nous permettre de définir dans quelle proportion il est possible de leur prêter une « âme ». Nous attendons avec curiosité la publication Horace Leaf.

***

Les articles de notre éminent collaborateur Camille Flammarion rencontrent dans les revues spirites du monde entier un succès aussi légitime pour leur auteur que flatteur pour la *Revue Spirite*. Beaucoup de publications étrangères commentent les études les plus récemment publiées, ici même, par l'illustre savant, et certaines les traduisent intégralement. Parmi ces dernières, figure *Misericordia y Luz*, de la Havane (traduction José Ma. Alfonso), la nouvelle revue spirite *Eon*, d'Athènes, jeune confrère à qui nous souhaitons la bienvenue (ainsi d'ailleurs qu'à la nouvelle publication spirite *Isis*, de Lisbonne).

Nous signalions, dans notre précédent fascicule, la publication si remarquable des procès-verbaux du Congrès spirite cubain de 1920. La place nous a manqué pour ajouter ce détail, d'ordre essentiellement pratique, qui prouve qu'à la Havane, on a le juste souci d'appuyer le spiritisme militant, autant sur des faits positifs que sur des doctrines. La *Société Spirite de Cuba* adresse en effet un appel de fonds aux Havanais, pour pouvoir construire un immeuble, centre organisé du Spiritisme à Cuba, et pour assurer le succès matériel du Collège « La Morale Universelle », création des spirites locaux. L'entreprise est montée en actions, garanties en première hypothèque sur

la construction projetée où, par surcroît, sera installé un cinéma moralisateur, dont les bénéfices serviront à amortir le capital souscrit et à alimenter, pour partie, les rentes. C'est là une conception très moderne de la propagande et elle nous semble assez curieuse et assez neuve pour être signalée.

Le premier congrès spirite argentin aura lieu à Buenos-Aires, en septembre 1921. Toutes les Sociétés participantes de la Confédération spirite argentine y seront représentées. Parmi les questions mises à l'étude, relevons : *organisation d'une propagande efficace et intensive ; organisation uniforme des centres spirites argentins ; quelle attitude prendre à l'égard de ceux qui exploitent le spiritisme pour en vivre ; la croyance à la réincarnation peut-elle aider à la solution des problèmes sociaux? Le rôle du Spiritisme en présence de ces problèmes : luttes de classes, mutualités, coopératives, secours mutuels, etc. ; comment amener l'humanité à un plus juste sentiment du devoir, de la justice, du droit et de la solidarité? Spiritisme et pratique du culte : baptêmes, funérailles religieuses, messes de mariage. Etude des phénomènes spirites : causes, effets, avantages et dangers. Orientation scientifique et rationnelle de toutes les formes de la médiumnité. Magnétisme et Hypnotisme. La Réincarnation et ses preuves. Son importance pour l'évolution de la conscience humaine.* Notre distingué confrère Manuel Vasquez de la Torre présidera le Congrès.

M. CASSIOPÉE.

A travers les Sociétés

Carcassonne. — Le compte rendu de la *Société de Culture morale et de Recherches psychiques* de Carcassonne, indique la prospérité de cette jeune Société qui, sous l'intelligente direction de son sympathique président, M. D. Roché, a donné une grande extension à ses travaux portant sur les principaux sujets du psychisme, notamment la suggestion mentale, la transmission de pensée, la clairaudience et la clairvoyance. Plusieurs conférences, faites par MM. Gastin, Dr Fugairon et Gaillard, ont obtenu un plein succès.

Une action, qui nous paraît intéressante à signaler et à recommander aux autres sociétés, est la création, dans les localités environnant le siège principal, de « Sociétés Fraternelles de bienfaisance et d'éducation populaire », qui n'auront pas seulement un but d'aide matérielle, mais où sera envisagée la belle morale qui ressort des sciences psychiques.

Montpellier. — Nous apprenons avec plaisir la formation, dans cette ville, d'une Société d'Études psychiques, dont l'Assemblée générale constitutive a eu lieu le dimanche 1er mai, sous la présidence de M. Garnier qui, à cette occasion, a prononcé une allocution de circonstance, dans laquelle il a fait ressortir l'utilité de cette Société dans un milieu intellectuel, comme Montpellier.

Il a indiqué le but élevé de la doctrine et l'influence qu'elle est appelée à exercer sur le monde.

Le Comité a été ainsi constitué : Président : M. Garnier ; Vice-Présidents : M. le Commandant Denis, M. Tirat ; Secrétaire général : Mlle Rouvière ; Secrétaire-adjoint : Mlle Galtier ; Trésorier : M. Malbot ; Bibliothécaire : Mme Conquet ; Membres du comité consultatif : M. Galtier, Mme Grange, M. Landréau, Mme Denis, M. Tible.

Rochefort-sur-Mer. — Le *Cercle Allan Kardec*, sous l'intelligente direction de sa présidente, Mme Bessonneau, a commencé, depuis le mois de mai, la publication d'un journal mensuel, scientifique et moral, ayant pour titre : Les Annales du Spiritisme. Son prix modique, 0 fr. 30 le numéro, le met à la portée de tous et aidera certainement à la propagande de notre belle philosophie.

Lyon. — *La Société Spirite pour l'œuvre de la Crèche* nous adresse le rapport annuel pour 1920. Ce rapport constate que l'œuvre est prospère :

Les recettes du 1er janvier au 31 décembre se montent à 12.156 francs ; les dépenses à 9.131 fr. 05. L'avoir total au 31 décembre représente 1.380 francs de rente annuelle, plus un dépôt à la Caisse d'Épargne qui s'élève à 3.090 fr. 01.

Le nombre d'enfants qui ont fréquenté la crèche a été de 17 et le chiffre des présences de 2.905.

L'augmentation des recettes démontre l'importance que prend l'œuvre de la crèche. L'État lui a accordé cette année, à titre d'encouragement, une subvention de 200 francs. La Société fait un généreux appel aux bienfaiteurs : « Nos pensées iront vers tous ceux qui de loin s'intéressent à cette œuvre, pour les remercier et les prier de nous continuer leur concours ».

Roubaix. — Nous apprenons la formation dans cette ville d'un groupe spiritualiste : l'Étoile du Nord, dont le siège provisoire est chez Mme Baruffi, 39, rue du Vieil-Abreuvoir.

Cette Société se propose l'étude et la vulgarisation des sciences spirites, le développement de la solidarité et de la fraternité. Elle tiendra des réunions périodiques, fera des conférences, des causeries instructives, créera une bibliothèque. Des séances expérimentales seront également organisées.

Les membres qui désirent adhérer à l'Etoile du Nord sont priés de s'adresser à Mme Baruffi, 39, rue du Vieil-Abreuvoir.

Remerciements

Nous remercions nos nombreux lecteurs qui ont bien voulu recommander notre Revue et nous procurer de nouveaux abonnés. Ils peuvent être certains que nous ferons tous les sacrifices nécessaires pour la rendre de plus en plus intéressante et pour les tenir au courant des faits psychiques du monde entier.

Erratum

Revue Spirite de Juillet 1921, page 214, ligne 2.

Une erreur de traduction fait dire au savant italien, M. Ernest Bozzano, dans son article « *Un cas dramatique d'identification spirite* » : Comme toujours nous n'avons pas établi la relation la nuit même où il s'est produit, au lieu de : Comme toujours nous avons établi la relation la nuit même où il s'est produit.

Les opinions émises dans les articles que publie la Revue, *doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la responsabilité de ceux-ci.*

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÉREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.